

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

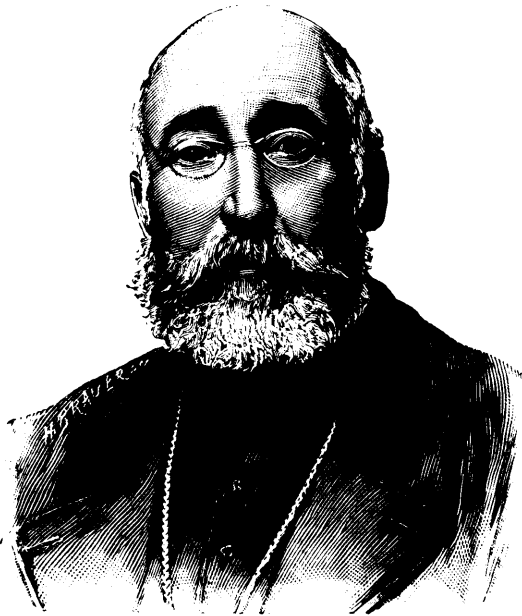
- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE CYCLOPANO UNIVERSEL



JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS
LE NUMERO

+ MONSEIGNEUR CLEMENT

Le plus efficace et le plus agreable des TONIQUES et des STIMULANTS

Rend la SANTE, la FORCE, l'ENERGIE, la VITALITE.

“ Desormais, je ne m'embarque plus sans une provision de VIN MARIANI ce tonique et fortifiant breuvage.”

CLEMENT, Archeveque de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,

Seuls Agents au Canada

VOL. III - NO. 26

Samedi, le 13 Mars 1897

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.

JERUSALEM

ET

LA TERRE = SAINTE

LE CYCLORAMA UNIVERSEL commencera, dans le prochain numéro, la publication d'une relation d'un voyage en Terre-Sainte. Cet ouvrage remarquable est écrit par un pèlerin, et nous le donnerons

ILLUSTRE DE 150 GRAVURES

Une carte de la Palestine

offrant une vue d'ensemble de l'itinéraire du voyage, permettra aux lecteurs de suivre les pieux pèlerins pour ainsi dire pas à pas, tandis que les nombreuses illustrations contribueront à leur procurer tous les plaisirs d'un voyage à Jérusalem, sans en éprouver les fatigues. La relation est rendue complète par

UN PLAN DE JERUSALEM

Rien ne saurait mieux donner une idée de ce voyage extraordinaire que l'énumération des

PRINCIPAUX CHAPITRES

Kaïffa, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre — Campement de Nazareth et de Djennin — Sébastieh (Samarie) — Naplouse — Puits de la Samaritaine, Silo — Les Montagnes d'Ephraïm — Campement de Sindjil — JERUSALEM — Fête de l'Ascension sur le Mont des Oliviers — Béthanie et ses souvenirs — Bethphagé — Le CALVAIRE, le SAINT-SEPULCRE — Le Patriarcat latin de Jérusalem — L'Ordre du Saint-Sépulcre — Saint Jean-du-Désert — Bethléem — Le Sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem — Pleurs des Juifs, le Temple de Salomon — Le Mont Sion, le Cénacle — La voie douloureuse — Les Filles de Sion — Sanctuaire de l'Ecce-Homo — La Mosquée d'Omar — La mosquée El-Aksa — Promenade autour des murs de Jérusalem — Cavernes royales — Vallée de Josaphat — Tombeau des Juges — Tombeau des Rois — Tombeau d'Absalon, Torrent du Cédron — Siloé — Haceldama — Tombeau de la sainte Vierge — Grotte de l'Agonie — Le jardin de Gethsémani — Vallée de Térébinthe — Ramleh — Jaffa, etc., etc.

LE CYCLORAMA UNIVERSEL EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,
Sciences,
Voyages,
Sports,
Modes,
Humour,
Etc., Etc.

L'administration peut disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

Au volume, separement

Volume I — 624 pages, bonne reliure . . . \$2.00
Volume II — 656 pages, même reliure . . . 1.75
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

Ce dernier volume ne sera prêt que vers le 15 mars prochain.

☞ Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

Payable à livraison

Transport à la charge de l'acquéreur.
S'adresser, par lettre ou autrement :

“ LE CYCLORAMA UNIVERSEL ”
1560, rue Notre-Dame,

B. de P. 2182.

MONTREAL.

PRIME No 5 UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

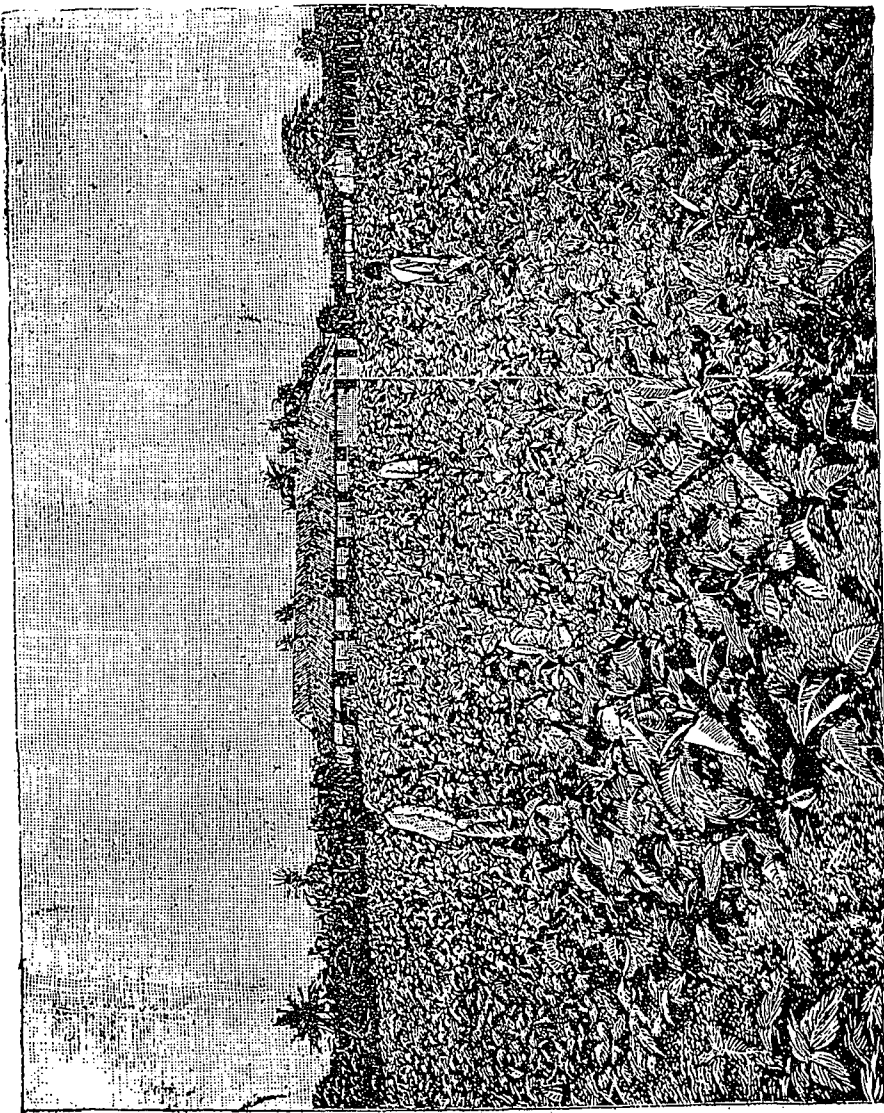
Pour les acheteurs au numero.

ÉTUDE DE MŒURS AMÉRICAINES



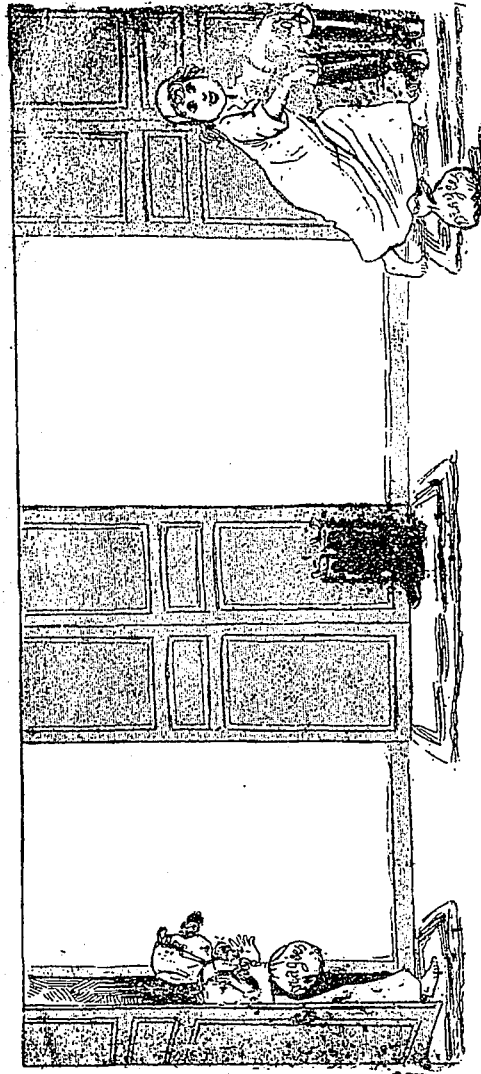
A LA RECHERCHE D'UNE BOURSE

Voleur nègre pris sur le fait par les amies de sa victime, à St-Louis, Mo., et dépossédé de l'objet de son vol.



A LA HAVANE — UNE PLANTATION DE TABAC

UNE IDÉE DE BÉBE



— Oh ! Je vais jouer un beau tour avec mes dragées !...



— Diable !... Aïe !... Aïe !... quel supplice intolérable !... s'écrie le papa.

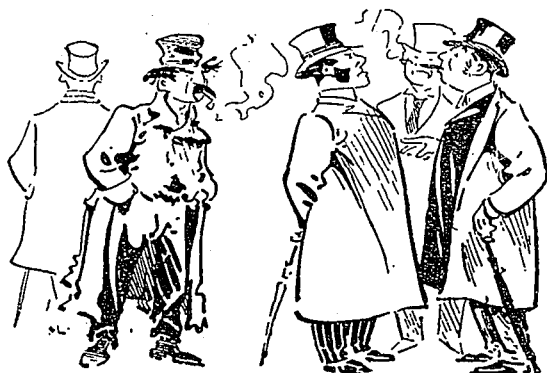


Enfin, tout s'explique et le papa respire à l'aise, mais bébé est averti de n'y plus retourner.



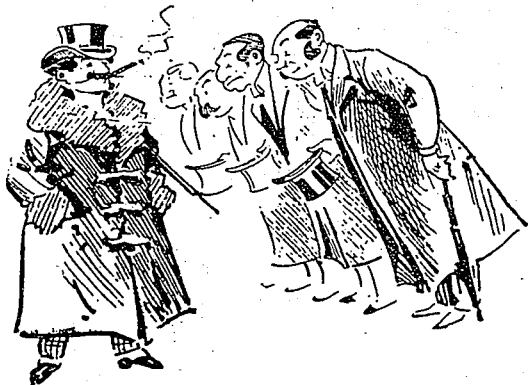
PUIS-JE ENTRER ? — TABLEAU DE GASTON LINDEN, AU DERNIER SALON, A PARIS

ALORS ET....



I—Quand Puffer était pâle, déguenillé et sans succès, ses vices et sa pauvreté étaient apparentes pour tous les yeux.

.... MAINTENANT



II—Mais depuis qu'il a inventé sa "Pompe à Bière pneumatique," il est devenu millionnaire et ses vertus rayonnent encore plus que ses diamants.

La maman. — Je suis fâché, Jean, que vous vous soyez querellé avec votre sœur, pour une orange, et que Jacques ait dû exercer une intervention.

— Quel parti a-t-il pris ?

Jean. — Quelle partie ? Il a pris l'orange entière.

CURIOSITÉ

Quelles sont les personnes et les choses groupées par quatre et désignées par les initiales ci-dessous :

A.	F.	C.	D.	L.	L.	H.	H.
D.	C.	A.	C.	P.	F.	T.	J.
G.	M.	P.	C.	R.	P.	J.	A.
I.	C.	A.	G.	R.	B.	L.	W.
I.	J.	D.	E.	S.	U.	U.	L.

UNE INVENTION NOUVELLE

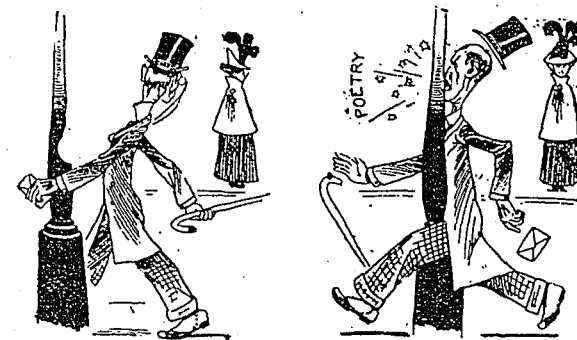


"Comme cela on peut apprendre à patiner à l'aise. Ne suis-je pas gracieux dans mes mouvements !...."

Prenez-en de suite

Si vous vous êtes refroidi et que vous commencez à tousser, quelques doses de **Baume rhumal** remettront vos organes en ordre en paralysant les germes du mal. Souverain contre le rhume, la toux, la grippe, l'enrouement et la bronchite.

EN ALLANT A LA POSTE



I—Sapristi ! quelle charmante personne....

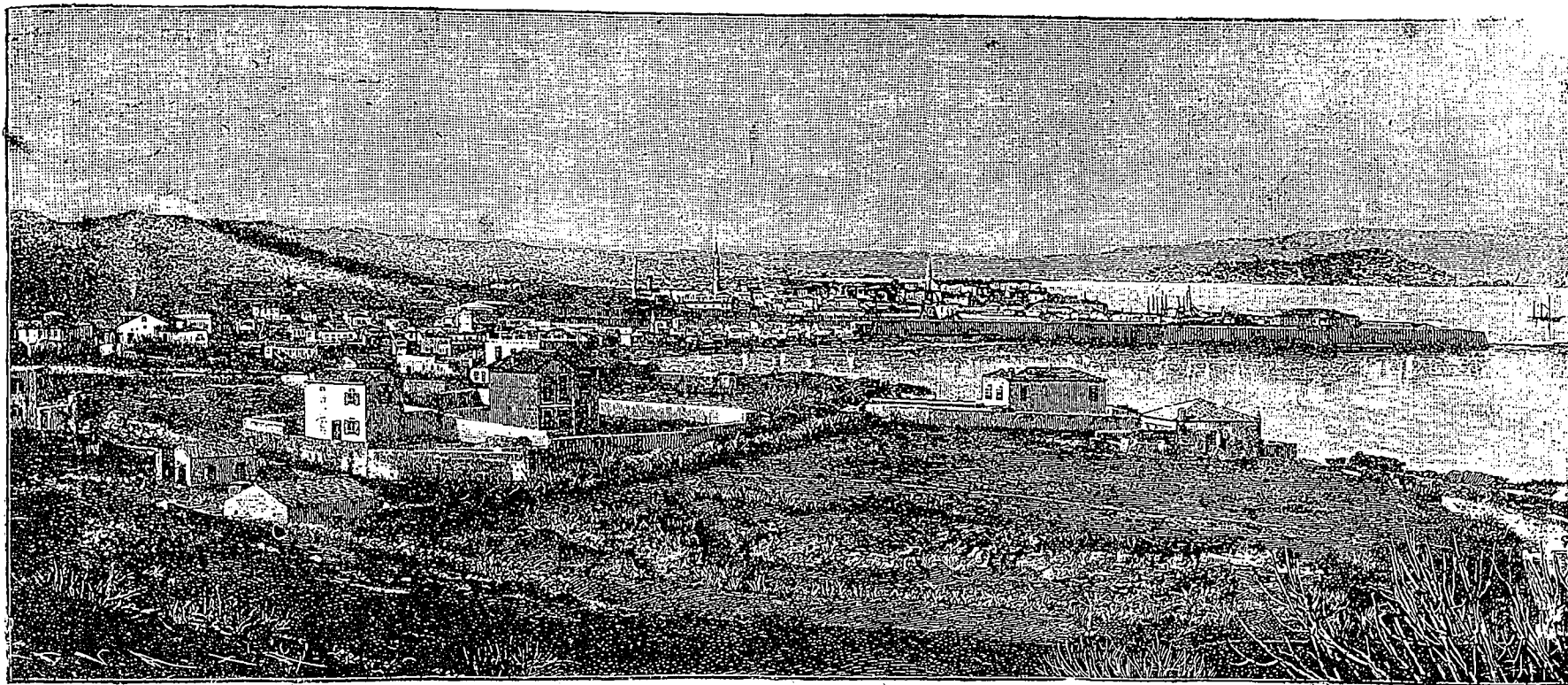
I—... c'est tout un poème... Aie ! satané poteau !

AVEC ATTENTION, S. V. P.



"M. Piquassiette, maman demande si vous voudrez bien faire attention, en servant le paté au gibier au souper, ? la cuisinière a laissé tomber sa frange de natte dedans en le faisant...."

On finit par créer le danger en criant chaque matin qu'il existe.



VUE PANORAMIQUE DE LA CANÉE

LES EVENEMENTS DE CRETE

Elle est petite, l'île de Crète, mais elle a fait beaucoup parler d'elle. Ses malheurs, d'ailleurs ont ému tout le monde. Il y a une poétique légende que les Crétois se léguent de génération en génération et qu'on peut résumer ainsi :

« Un ange a passé sur tous les pays de l'univers, et en passant il a laissé tomber sur eux, d'une main des pierres, de l'autre des fleurs. Les fleurs, ce sont les jours de joie ; les pierres sont le lot de douleurs et de deuils. Chaque pays en a son égalé part. Mais quand l'ange a passé sur la Crète, il n'a ouvert que celle de ses mains qui contenait des pierres. »

Il est évident que cette malheureuse île a connu toutes les horreurs. Elle comptait jadis plus d'un million d'habitants ; actuellement, sa population est tombée à moins de deux cent mille âmes. Ces deux chiffres montrent mieux que toutes les phrases la profondeur de ses maux.

* *

Les Crétois, on l'a vu, sont des patriotes ardents. Leurs femmes, en plus d'une insurrection, combattirent à leurs côtés. Vêtue d'un caleçon de toile blanche sur lequel retombe une longue chemise nouée à la taille, es filles des montagnes jouissent d'un renom mérité de beauté. Quand on les voit aller à la fontaine, plus d'une,

par la pureté de ses lignes et l'ampleur classique du geste, rappelle les porteuses d'amphores de la sculpture antique.

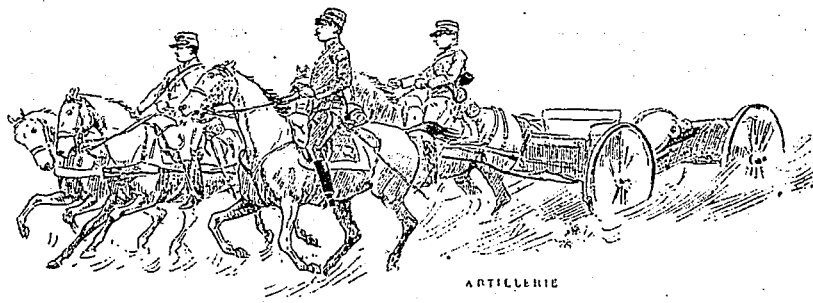
Combien d'entre elles ont été grossir le harem des pachas, combien ont été arrachées par une razzia turque victorieuse à leur chaste foyer au milieu des luttes qui ont si souvent ensanglanté la Crète ! Ce sont ces souvenirs, dont quelques uns sont tous frais encore, qui font comprendre la passion qui anime aujourd'hui les patriotes crétois. Et quelques autres atrocités encore !

Jamais plus que le sol de la Crète une terre n'a bu le sang ; à chaque pas s'éveille la mémoire d'un carnage, d'une tuerie, d'une hécatombe.



Gendarme
des
frontières

Chasseur à pied



ARTILLERIE



Officier

HOSSANOS

Cavalier



Cavalier

Sous-officier

Cavalier

CAVALERIE - PETITE TENUE



PRINCE GEORGES PRINCE NICOLAS

Garde du roi
Evzon

Evelpide
Aève de l'école
militaire

Officier
d'infanterie

Mat. lot
musicien
Matelot

Infanterie
grande tenue
Infanterie
petite tenue

Officier de hussards

Officier d'artillerie

Officier d'infanterie

L'ARMEE GRECQUE - TYPES ET UNIFORMES

BEAUX-ARTS



MEDITATION — D'APRÈS LE TABLEAU DE G. COURTOIS, AU SALON DU CHAMP DE MARS



Maintenant supposons—seulement une supposition—que je te donne ce deux sous, que vas-tu en faire ?

— Oh ! je vais spéculer sur les mines d'or, gouverneur !...

Il y a des choses que l'on pense au fond de soi et qu'il faut entendre dire par un autre : on se les dit trop bas pour les entendre. A. CHENNEVIÈRE.

REPONSE A LA CURIOSITÉ

Les 4 ordres mendiants : Augustin, Franciscains, Carmes, Dominicains.

Les 4 rois d'un jeu de cartes : David, Charles, Alexandre, César.

Les 4 épices : girofle, muscade, poivre, cannelle.

Les 4 armes : infanterie, cavalerie, artillerie, génie.

Les 4 grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Daniel, Ezéchiel.

Les 4 valets d'un jeu de carte : Lancelot, Lahire, Hogier, Hector.

Les 4 vertus cardinales : prudence, force, tempérance, justice.

Les 4 dames d'un jeu de cartes : Rachel, Pallas, Judith, Argine.

Les 4 villes forestières : Rheinfeld, Lauffembourg, Valdshut, Beckingen.

Les 4 cantons suisses : Schwytz, Uri, Unterwald, Lucerne.

PAS LE TEMPS D'ATTENDRE



“ Quoi, on vient me quémander une souscription pour les affamés de l'Inde ! qu'on attende un peu, le temps de me chausser...”

NE SOYEZ PAS TROP D'AVANCE



M. Amusard — Si j'étais retenu à l'improviste, ma chère, je te mettrais un mot à la poste...

Madame — Ce n'est pas la peine. La note que tu as dû écrire hier à cette fin est peut-être tombée hors de ta poche, toujours est-il que la servante me l'a remise, ce matin !...

Il faut que la femme qui épouse un artiste sache qu'elle voue sa vie au sacrifice.

Le prote. — Il nous manque quelques lignes pour finir une colonne.

Le rédacteur (ennuyé). — Bon ! dites que le prince de Galles se met à porter ses vieux vêtements parce qu'il les trouve plus commodes. Peut-être cela créera-t-il une mode parmi nos anglophiles, mode que vous et moi pourrions suivre.

CES TABLEAUX VIVANTS



Elle — Oh ! je vais vous dire ce que nous pouvons représenter : *la Beauté et la Bête* ; je serai la beauté...

Branche de salut

Une dernière branche de salut pour les malades atteints de consommation : l'emploi persévérant du **Baume rhumal**, le célèbre spécifique français.

— Qu'est-ce que la ponctualité, papa ?

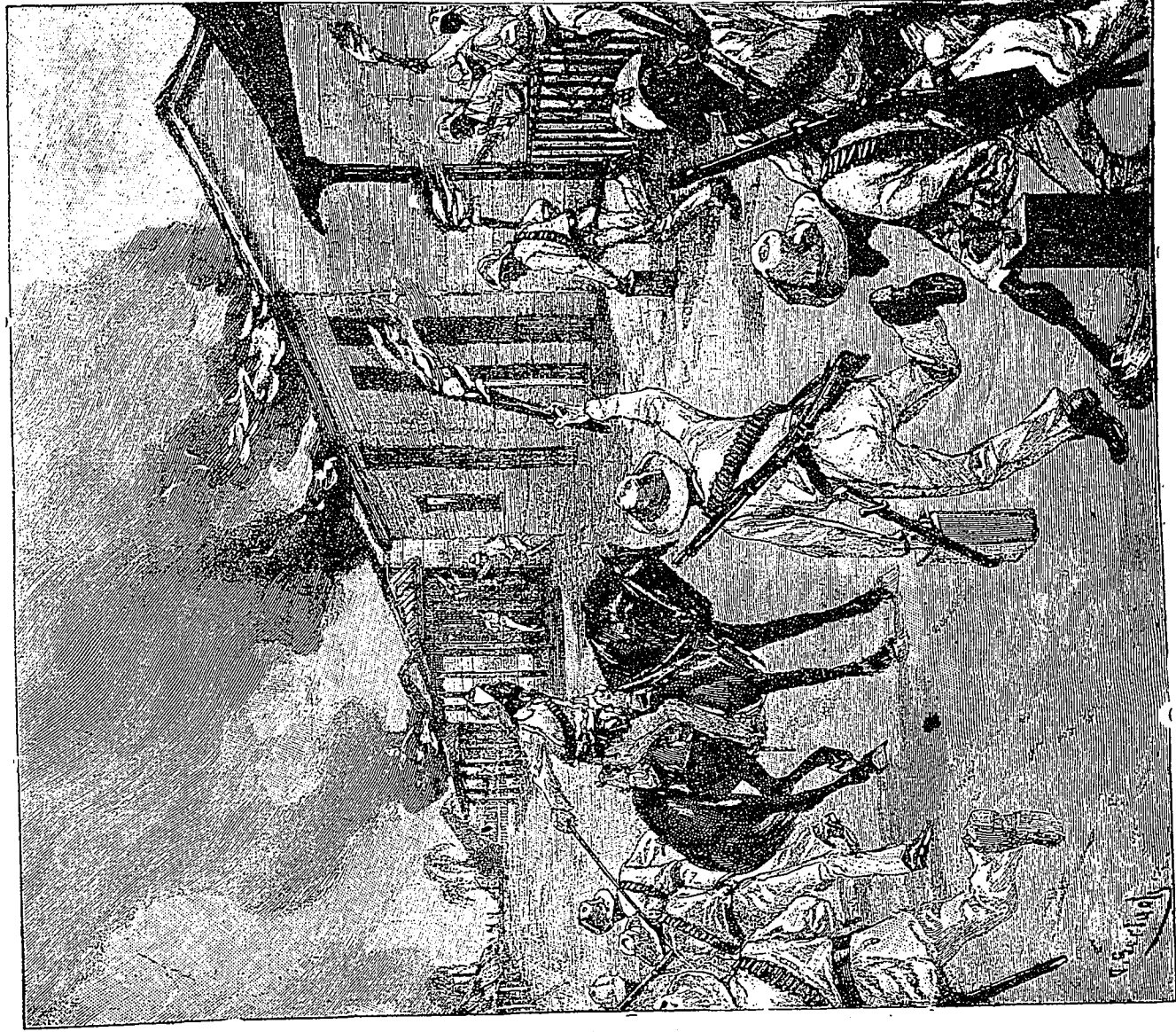
— La ponctualité ? C'est une mauvaise habitude de se trouver toujours à l'heure fixée pour un rendez-vous et de mourir d'ennui en attendant ceux qui ne sont pas exacts.

Nous tenons plus à nos privilèges qu'à nos droits, tant l'amour-propre prime le sentiment de la justice !

DEVINETTE



Où est le chien ? Où est le chat ?



L'INSURRECTION A CUBA. — INCENDIE D UN VILLAGE ABANDONNE.

BEAUCOUP D'INTÉRÊT ET D'ATTENTION



Vieux Soufflot.—Ah ! pauvre garçon, obligé de pelleter la neige. Et combien gagnes-tu !

Urgel.—Cela dépend de la quantité de neige que nous avons dans l'hiver.

Soufflot.—Ah ! oui, oui !... et je suppose que cela s'applique aussi à l'été ?...

UN GARÇON D'AFFAIRE



M. Larente.—Je vous ai dit, hier soir, que vos visites à ma fille devaient se restreindre à une par semaine.

Prétendant.—C'est vrai, monsieur, et j'ai décidé de commencer ce soir.

La France est le pays de la politesse par excellence. Une comtesse, bien que jeune encore, allait rendre le dernier soupir.

Une amie qui ignorait sa maladie, lui envoya une invitation à dîner.

Voici la réponse mémorable et peut-être unique que lui fit parvenir la comtesse :

“ La comtesse de Rouen envoie ses compliments à Mme de Calais. Elle la prie de l'excuser si elle ne peut se rendre à son aimable invitation, mais ce soir elle sera occupée à mourir. ”

LAISSANT SORTIR LE CHAT.

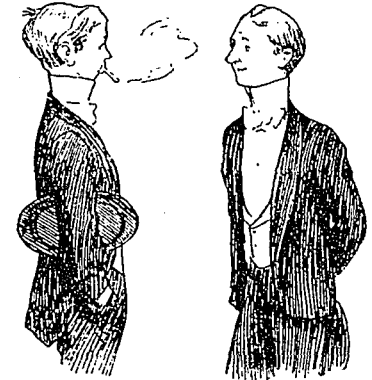


- Mad. Scotte est-elle à la maison ?
- Non, monsieur ; pas pour le moment.
- Savez-vous quand elle y sera ?
- Oui, monsieur ; aussitôt que vous serez parti. . .

Un bon conseil

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de Baume rhumal. Une cueillérée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

CANDIDATURES À L'HORIZON



On dit que Mlle Leriche a promis de ne se marier que lorsqu'elle trouvera l'intelligence unie à la beauté. Dis-donc, si nous y allions ?...

BONNE OPINION DE LUI-MEME.



Petitjean.—Tu es habile, Samson, je l'admets, mais tu n'as pas la manière de prendre que j'ai auprès des dames.



VOUS BATTEZ-VOUS, MONSIEUR ? — TABLEAU DE F. DADD, EXHIBÉ A L'INSTITUT DES PEINTRES

LES EVENEMENTS DE CRETE



UNE RUE DANS UN VILLAGE

Les événements de Crète ont passionné toute l'Europe.

On sait que la Grèce, à qui l'île de Crète a jadis appartenu, voudrait reprendre ce territoire, placé sous la domination de la Turquie.

Le roi de Grèce, malgré les injonctions des puissances, a envoyé des troupes en Crète.

C'est son second fils, le prince Georges, qui a pris le commandement des vaisseaux qui ont transporté ces troupes. Le prince Georges est âgé de vingt sept ans. Il a suivi tous les cours de l'Ecole navale et a actuellement le grade de capitaine de frégate, commandant la première division de la défense mobile.

Le roi de Grèce, Georges Ier, est né le 24 décembre 1845. Il est fils du roi de Danemark, et, par conséquent, frère de l'Impératrice douairière de Russie. Il règne sur la Grèce depuis 1863, époque à laquelle les Grecs renvoyèrent le roi Othon, qui les gouvernait depuis 1830, date à laquelle fut reconnue l'indépendance hellénique.

LES ÉVENEMENTS DE CUBA.

Les Espagnols poursuivent leur lutte à outrance contre leurs colonies insurgées pour sauver leur souveraineté à Cuba et aux Philippines. Les récents engagements entre insurgés et soldats espagnols semblent indiquer la prochaine pacification de ces deux îles.

L'exécution du docteur Rizal, natif des îles Philippines, qui a été jugé par une cour martiale, condamné à mort et fusillé à Manille, bien qu'ayant juré de son innocence, provoque des représailles de la part des insurgés, lesquels brûlent et incendient des villages et des fermes abandonnés.

C'est un de ces épisodes que représente notre gravure, page 109.

Le général Weyler, après une récente apparition à la Havane pour s'occuper des réformes promises par le gouvernement espagnol, envoie chaque jour de fortes reconnaissances dans la province de Pinar del Rio, le centre de l'insurrection cubaine, et compte en avoir bientôt fini avec les révoltés ; Maximo Gomez, leur chef, ne veut pas en effet abandonner la lutte tant que les Espagnols n'auront pas reconnu l'indépendance absolue de Cuba ; mais, d'après les dernières dépêches, il aurait été obligé d'accentuer son mouvement de retraite vers l'est. L'arrestation d'un Américain, le docteur Ruiz, que les Espagnols prétendent s'être suicidé dans sa prison, et que les Etats-Unis soutiennent avoir été tué par ordre du gouverneur, remet en question l'intervention de la grande république américaine qui a envoyé deux cuirassés, le *Masachusetts* et l'*Indiana* à la Havane pour réclamer justice.

L'Espagne, n'est pas au bout de ses sacrifices en hommes et en argent pour sauvegarder ses deux colonies, les plus riches fleurons de sa couronne.

Le vrai bonheur m'apparaît sous la forme du savant qui consacre ses veilles à pénétrer les secrets de la nature et à découvrir des vérités nouvelles.

J.-B. DUMAS.

L'expérience, en politique et en guerre, comme en amour, est une chose qui coûte terriblement cher et qui ne sert à rien.

JULES CLARETIE.

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

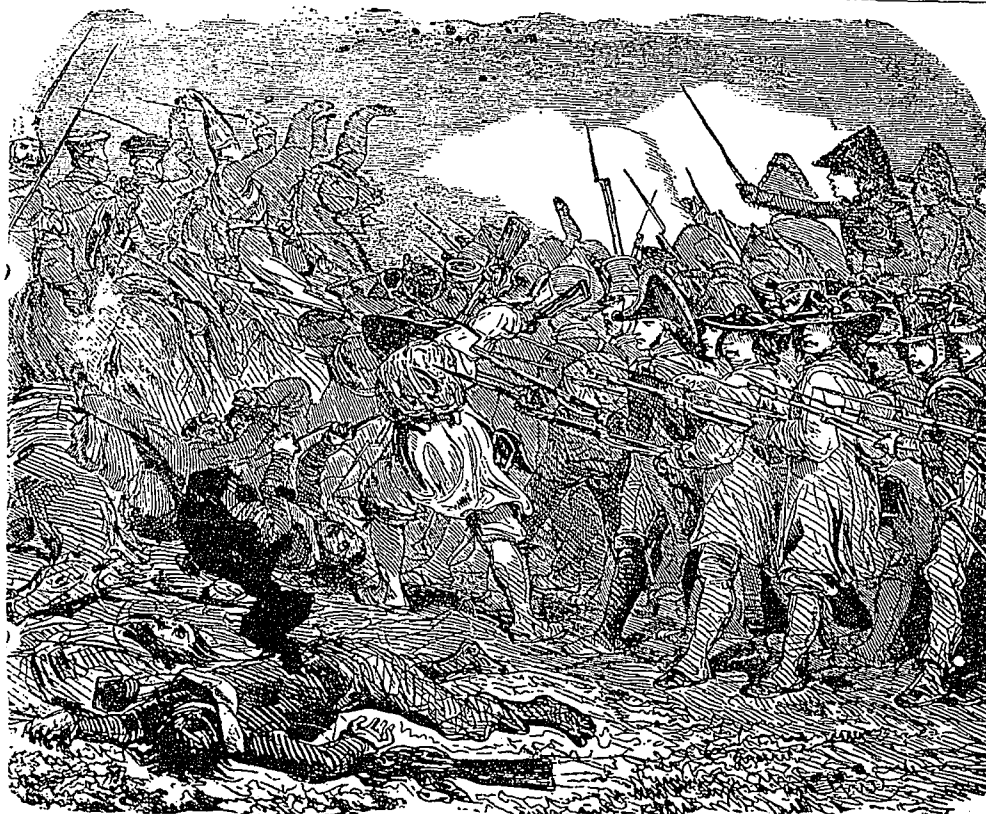
=====

CHAPITRE XLII

1814

On convint que l'armée se retirerait avec son matériel et aurait toute la nuit pour sortir de Paris ; cette convention était verbale ; Marmont fut chargé de la rédiger et de la signer au nom de ses collègues. Les troupes se dirigèrent sur Fontainebleau par les barrières du Maine et d'Orléans. Mortier avait évacué Paris le premier ; il occupait Villejuif au moment où le général Belliard faisait à Napoléon le récit de la prise de Paris. Napoléon ordonna de prendre position, et se résolut à envoyer le duc de Vicence à Bondy, quartier général de l'empereur Alexandre. Alexandre remit sa réponse après son entrée à Paris, qui allait avoir lieu le lendemain. Le duc de Vicence revint attendre dans cette ville l'audience du czar, et Napoléon se décida à attendre à Fontainebleau le résultat de cette dernière tentative de négociation.

Cinquante mille hommes lui restent encore : ils arrivent de la Champagne par Sens, de Paris par Essonne. Ces débris de l'honneur militaire de la France vont se reconnaître en se serrant autour du grand capitaine pour lequel ils sont toujours prêts à combattre et à mourir. Les soldats de Marmont, de Mortier, qui viennent d'illustrer encore une fois nos aigles, doivent protéger le quartier général de l'Empereur. Il donne à son ancien aide de camp, à Marmont, le poste de confiance qui couvre le camp de Fontainebleau.



CHAPITRE XLIII

1814

Les alliés à Paris.—Napoléon à Fontainebleau. —
Abdication de Napoléon.—Les adieux de Fontainebleau.—Départ pour l'île d'Elbe.—
Bataille de Toulouse.

31 mars à midi, Alexandre et Frédéric-Guillaume, ainsi que le généralissime Schwartzemberg, firent leur entrée dans Paris. Après vingt-deux années de guerre, ils occupent à leur tour en triomphateurs la capitale de leur ennemi.

A leur aspect, Paris parut frappé d'une morne stupeur, car ce moment détruisait tout à coup le juste orgueil de vingt-cinq années de gloire. Les alliés parurent inquiets du silence qui régna sur leur passage. Ce silence ne fut interrompu qu'au boulevard des Italiens, par des cris rares et violents en faveur de la maison de Bourbon.

Le bracelet blanc, que Schwartzemberg avait ordonné à l'armée alliée de s'attacher autour du bras, parut un signal que donnait le vainqueur de se rallier à la famille royale. La population, élevée dans la haine de ces couleuvres, ne vit en elles que la loi de l'étranger et demeura muette.

Les royalistes, au contraire, encouragés par ce qu'ils regardèrent comme un appel à leur opinion, sortirent tout à coup de l'obscurité dont ils s'enveloppaient depuis six mois, et lancèrent dans les groupes des oisifs du boulevard des Italiens quelques femmes hardies qui attachèrent des cocardes blanches aux chapeaux des hommes; ils pavoisèrent aussi quelques fenêtres avec des mouchoirs, et firent entendre des balcons de plusieurs maisons les cris de : *Vivent les Bourbons !*

D'autres royalistes plus audacieux, au nombre d'environ vingt personnes armées, vinrent, sur le boulevard de la Madeleine, au-devant des souverains, portant des cocardes blanches et le drapeau des fleurs de lis. Des dames se précipitèrent, au péril de leur vie, au milieu des chevaux pour approcher de l'empereur Alexandre; elles lui demandèrent à grand cris le rétablissement de la famille royale.



Mais Alexandre, frappé du calme et de l'aspect de la ville depuis la barrière de Bondy jusqu'à ce boulevard, était resté impassible, et avait froidement continué sa route jusqu'aux Champs-Élysées. Il y fit défiler, pendant trois heures, les armées de la coalition, et se rendit ensuite, à pied, vers cinq heures, à l'hôtel Talleyrand, rue Saint-Florentin, où venait d'être établi le quartier général.

Par un sentiment de ménagement pour Napoléon, ce prince avait formellement refusé d'occuper soit le palais des Tuileries, soit celui de l'Élysée, dans lequel il ne s'installa qu'après le traité du 11 avril.

Pendant qu'Alexandre goûtait les premiers fruits de la victoire, un secret entretien avait lieu entre M. de

Nesselrode et le prince de Bénévent; ils y préparaient l'objet qu'on allait discuter le soir dans le conseil des souverains, c'est-à-dire la question du gouvernement à établir en France.

Le prince de Schwartzberg, en sa qualité de généralissime, qui pendant l'absence de son maître, le rendait l'égal des deux autres souverains, s'était hâté de déclarer que l'existence de Napoléon en France était incompatible avec le repos de l'Europe, et qu'on devait se fixer au retour de l'ancienne dynastie. Cette manifestation inattendue des intentions de l'Autriche précéda l'ouverture du conseil.

On ne remarquait pas dans Alexandre le même empressement à détrôner Napoléon que dans le représentant de François II; il y avait, selon lui, trois partis à adopter : *Faire la paix avec Napoléon, en prenant contre lui toutes les sûretés : établir la régence ; rappeler la maison de Bourbon.* M. de Talleyrand vota hautement en faveur du dernier parti, ajoutant : *qu'il se portait fort pour le Sénat, lequel entraînerait Paris, qui entraînerait la France.*

Cependant Alexandre ne paraissait point tout à fait persuadé : alors on proposa d'admettre à cette importante délibération deux membres du comité que M. de Talleyrand avait formé autour de lui. Le conseil se trouva ainsi composé des deux souverains, du généralissime Schwartzberg, du prince de Bénévent, du duc de Dalberg, de l'archevêque de Malines et du baron Louis.

On demanda ensuite les opinions des nouveaux venus : l'un d'eux affirma que toute la France était royaliste et que d'ailleurs l'exemple de Paris deviendrait décisif. L'empereur Alexandre prit alors l'avis du roi de Prusse et du généralissime, et, d'accord avec eux, ce prince déclara qu'il ne traiterait plus avec l'empereur Napoléon ni avec aucun membre de sa famille.

Les votants français obtinrent facilement la permission de publier cette déclaration, dont les imprimeurs Michaud, présents, par hasard ou à dessein, dans une salle voisine, couvrirent, deux heures après, les murailles de la capitale.

Convoqué par M. de Talleyrand, et sous la présidence de ce ministre, le Sénat nomma un gouvernement provisoire composé de MM. de Talleyrand, de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de l'abbé Montesquiou. M. Bellard prit sur lui, comme président du conseil général du département de la Seine, de proclamer que la capitale demandait le rétablissement de la famille royale.

Cependant les cris populaires, sur lesquels on avait

fondé tant d'espérances, n'avaient pas entièrement convaincu les souverains alliés. L'armée était encore pour Napoléon, et les démonstrations effervescentes de quelques partisans des Bourbons ne leur semblaient pas une manifestation suffisante du vœu national.

Le comité, présidé par M. de Talleyrand, vit avec inquiétude cette hésitation; il sentit qu'il fallait brusquer le dénouement. Une manœuvre hardie de l'Empereur, une attaque vigoureuse suivie d'un succès, pouvaient détruire en un instant l'œuvre d'une longue trahison.

(à suivre)



AH ! CETTE FOIS ILS SONT DE TROP !

Malgré les victoires de Saint-Dizier, de Brienne et de la Rothière, les coalisés continuaient de marcher sur Paris.

A mesure que les alliés s'étaient avancés en France, le parti des Bourbons, tout faible qu'il était, cherchait par tous les moyens possibles à réveiller le souvenir de cette ancienne dynastie.

Les merveilleuses victoires de la Ferté-sous-Jouarre, de Champ-Aubert, de Montmirail, de Vauchamps, de Montereau, ramenèrent bientôt Napoléon et son armée devant Troyes. Les habitants venaient de passer dix-sept jours sous le joug des Prussiens et des Russes. Le peuple, exaspéré par les violences et les humiliations de toutes sortes que l'ennemi lui a fait subir, a vu avec colère les tentatives des royalistes.



L'indignation de la multitude n'avait attendu, pour éclater, que le départ des étrangers. Forcé de s'arrêter, pour ainsi dire, à chaque pas, Napoléon apprend ainsi du haut de son cheval et de la bouche d'habitants honorables, le sujet du mécontentement général. Il promet prompt et sévère justice des coupables.

Cependant les événements et le temps marchaient, on était arrivé au 31 mars.

Depuis huit jours la capitale était sans nouvelles officielles de l'Empereur ; on savait cependant qu'il était dans les environs de Saint-Dizier ; mais son absence et l'éloignement de l'armée avaient fait perdre à beaucoup de Parisiens l'espérance d'être secourus à temps. Le départ de l'impératrice et du roi de Rome avait mis le comble au découragement ; enfin la fuite des ministres et des principaux chefs du gouvernement, avait causé partout le désaccord et la confusion.

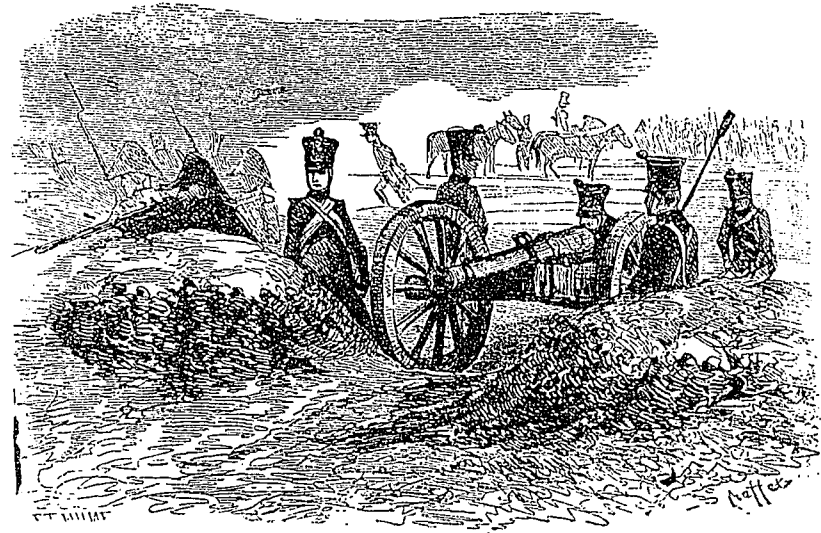
Aussitôt que les riches eurent la certitude que les alliés marchaient sur la capitale, ils ne songèrent plus qu'à capituler : mais les pauvres voulaient combattre, car ils avaient à conserver une gloire acquise au prix du sang de leurs enfants, et les ouvriers des faubourgs avaient demandé des armes qu'on s'était bien gardé de leur donner.

Pendant ce temps, Napoléon livrait encore un combat. Ce dernier triomphe devait hâter sa chute. Croyant avoir suffisamment imposé aux coalisés pour les rendre immobiles pendant quelque temps, il forme le projet de laisser à ses lieutenants le soin de couvrir Paris et d'aller lui-même manœuvrer sur les derrières de l'armée de Schwartzemberg. Une dépêche interceptée dévoile aux généraux cette tentative audacieuse, et ils se hâtent de marcher sur la capitale, où les appellent les agents qu'ils y entretiennent.

Déjà Napoléon n'est plus qu'à quelques marches, lorsqu'il apprend à Doulevant, le 29 mars, le danger dont Paris est menacé. Il ordonne aussitôt au général Dejean, son aide-de camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son arrivée à Joseph Bonaparte. Cet officier est en outre porteur d'une lettre pour son frère et du bulletin des derniers événements. En lui donnant ses instructions, Napoléon ajoute :

— Et surtout recommandez bien à mon frère qu'il fasse tout pour empêcher que ma femme et mon fils soient pris par les Cosaques !

Puis il choisit parmi les chevaux de son écurie le meilleur et se dirigea sur Troyes, où il arriva le 30, à cinq heures du matin, après avoir fait quinze lieues sans débrider.



Ce jour-là, à la même heure, la bataille était engagée sous les murs de Paris. Les jeunes soldats du duc de Trévise et du maréchal Marmont, avant d'abandonner la capitale aux étrangers qui la cernaient déjà, avaient voulu tenter un dernier effort. Ils n'étaient pas en tout vingt mille, mais ils n'avaient pas désespéré de faire tête à l'ennemi.

L'attaque avait commencé sur le bois de Romainville, par l'avant-garde du corps d'armée du prince Schwartzemberg. Le village de Pantin pris et repris plusieurs fois, était resté au pouvoir des Français, et les alliés avaient été forcés de faire avancer leurs réserves.

La résistance opiniâtre de nos troupes multipliait à tel point les obstacles, qu'il était douteux que les ennemis pussent s'emparer dans cette journée des hauteurs qui dominent Paris. Dès lors les événements devenaient problématiques, car l'approche de Napoléon et sa présence au milieu des troupes toutes faibles qu'elles étaient, pouvaient en un moment changer la face des affaires ; mais à midi le plan d'attaque des coalisés se développa entièrement. Blücher, arrivé sur la droite, s'avança avec ses Prussiens à travers la plaine Saint-Denis et marcha sur Montmartre ; à gauche, les colonnes du prince de Wurtemberg se portèrent sur Charonne et Vincennes. Dès ce moment nos braves, enveloppés de toutes parts



et resserrés davantage d'heure en heure, perdirent tout espoir et ne combattirent plus que pour mourir. Ce fut alors que le seul bataillon de la vieille garde qui défendait Pantin fut forcé, après d'incroyables prodiges de valeur, d'abandonner cette position aux Russes, qui s'y établirent en retraite, lorsqu'un de ces soldats, déjà atteint de deux mortelles blessures, tomba sur la chaussée et répondit à son capitaine, qui essayait de relever son courage, ces paroles sublimes :

— Ah ! cette fois, ils sont de trop !

Aussitôt le duc de Raguse fit connaître sa situation à Joseph, à qui Napoléon avait confié le commandement de l'armée parisienne. Celui-ci lui expédia sur-le-champ l'autorisation de se retirer sur la Loire.

IL EST TROP TARD ! . . .

Le frère de l'Empereur, ayant vu les flots de l'ennemi s'avancer jusqu'au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler. A midi et demi, immédiatement après avoir adressé à

Marmont cette autorisation, il s'était dirigé sur le bois de Boulogne, en suivant l'avenue appelée *Chemin de la Révolte*, pour gagner la route de Versailles et rejoindre l'Impératrice à Rambouillet.

A peine ce prince était-il parvenu à l'extrémité du bois de Boulogne que le général Dejean arriva à Paris. Il se dirige sur Montmartre, que Joseph vient d'abandonner, s'informe, court sur ses traces, le rejoint bientôt et lui remet la lettre de l'Empereur en même temps qu'il lui rend compte de sa mission.

L'ex-roi d'Espagne et de Naples lut cette lettre sans que son visage trahît la moindre émotion ; puis il dit froidement au général Dejean en continuant sa marche.

— Il est trop tard : j'ai donné des ordres à Marmont pour traiter avec l'ennemi.

Marmont le général Dejean est un de ces militaires pour qui l'honneur est plus que la vie. Il ne peut comprendre la retraite de Joseph ; son âme généreuse s'indigne de tant de faiblesse.

— Oui, Sire, répondit-il avec une respectueuse dignité, je rapporterai fidèlement à l'Empereur les paroles de Votre Majesté, mais elle ne voudra pas ajouter foi à ce que j'ai vu.

Et, saluant le prince, il pique des deux, traverse

Paris, arrive au camp du duc de Trévise vers les trois heures et demie, et raconte à ce maréchal ce qui se passe.

Tandis que le sang coulait sous les murs de Paris, le boulevard des Italiens n'avaient pas cessé d'être couvert d'une foule de promeneurs qui paraissaient ignorer ce qui se passait si près d'eux, lorsque tout à coup, sur les quatre heures, un cri général de *sauve qui peut !* se fait entendre depuis la porte Saint-Martin jusqu'à la rue de la Paix.

On s'enfuit, on se jette les uns sur les autres, comme au temps plus récent de nos émeutes populaires : les flots des fuyards épouvantés s'étendent jusque par-delà le Palais-Royal.

On a cherché longtemps la cause de cette panique, sans qu'on ait jamais pu la découvrir.

Suivant les uns, deux Cosaques, qui s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et qui avait galopé jusqu'au boulevard, où ils avaient été tués, avaient occasionné ce désordre ; suivant les autres, il était dû à un lancier polonais, qui, ayant bu de façon à justifier complètement le proverbe, avait descendu le faubourg Montmartre au triple galop en criant à tue-tête : « Vive l'Empereur ! Voici les Cosaques ! »

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

II

Ainsi s'enfonça dans les ténèbres impénétrables la forme spectrale qui a hanté ces pages comme elle hanta ma vie. Elle m'apparut, pour la première fois, comme un fantôme dans la nuit. Comme un fantôme, à présent, elle disparaît dans la solitude du tombeau.

III

Quatre mois s'écoulèrent. Avril revint ; — le mois du printemps ; le mois où tout change.

Depuis l'entrée de l'hiver, la marche du temps nous avait laissés paisibles et heureux dans notre résidence nouvelle. J'avais tiré parti de mes longs loisirs ; j'avais largement accru les sources de mon travail, et placé sur de plus sûres bases les ressources de notre existence. Marian se ranimait, délivrée de ces hésitations et de cette anxiété qui l'avaient si durement et si longuement éprouvée ; l'énergie naturelle de son caractère commençait à se manifester de nouveau avec à peu près toute sa liberté, toute la vigueur du temps jadis.

Plus facile aux changements que ne l'était sa sœur, Laura nous montrait aussi plus clairement les progrès qu'elle devait aux salutaires influences de sa vie nouvelle. L'aspect usé, fatigué, qui avait donné à son visage une vieillesse précoce, s'en effaçait rapidement ; et l'expression

qui, dans les temps passés, avait été le plus puissant de ses charmes, fut aussi la première des beautés qu'elle reconquit. Tout souvenir des événements qu'elle avait accomplis depuis le jour où elle avait quitté Blackwater-Park jusqu'à celui où nous nous étions rencontrés dans le cimetière de Limmeridge, semblait être chez elle effacé sans retour.

Son établissement se complétait si bien que, dans ses jours les meilleurs et les plus sereins, elle avait l'air et le langage de la Laura d'autrefois. Ce changement heureux amenait, pour nous deux, le résultat qu'il devait naturellement avoir. De son côté comme du mien, s'éveillaient maintenant les impérissables souvenirs de la vie que nous avions menée autrefois dans le Cumberland ; c'étaient en même temps les souvenirs de notre mutuel amour.

Graduellement, et par des nuances insensibles, nos relations vis-à-vis l'un de l'autre trahirent une certaine gêne. Les paroles de tendresse que je lui adressais si naturellement, au temps de ses souffrances et de ses peines, ne franchissaient plus mes lèvres sans un certain effort. Dans le temps où ma crainte de la perdre obsédait le plus mes pensées, je ne manquais jamais de l'embrasser, le soir, en nous quittant, et quand nous nous retrouvions le matin. Ces baisers fraternels, nous y avions maintenant renoncé ; une convention tacite semblait les avoir bannis à jamais de notre existence.

A toute autre femme j'aurais adressé des paroles décisives, que j'hésitais encore à prononcer devant elle. Sa position tout à fait sans ressources, la dépendance dans laquelle la plaçait l'abandon de ses amis et qui lui rendait tout à fait indispensable la protection dont je l'entourais avec tant de bonheur ; ma crainte de heurter trop tôt quelques secrètes susceptibilités que mes instincts d'homme n'auraient pas été assez subtils pour découvrir en elle ; ces considérations et d'autres semblables

me faisaient me méfier de moi-même, et je me taisais.

Je leur déclarai un matin que nous avions tous gagné, me semblait-il, un congé de quelques jours, et que nous avions droit à une petite excursion. Après quelques réflexions, il fut décidé que nous irions passer une quinzaine de jours sur les bords de la mer.

Le jour suivant, nous quittâmes Fulham pour nous rendre dans un paisible petit port de la côte sud. A cette saison de l'année, trop précoce pour les baigneurs ordinaires, nous nous y trouvâmes absolument seuls en fait d'étrangers. Les courses parmi les rochers du rivage et les promenades à l'intérieur des terres étaient, dans cet isolement, ce qui pouvait le mieux nous convenir. La douceur de l'air, les changeantes clartés qu'avril jetait sur les collines boisées et les dunes sablonneuses, la mer sans repos qui envoyait ses vagues bondir jusque sous nos fenêtres, tout nous rappelait l'éclat et la fraîcheur de la saison nouvelle.

Je devais bien à Marian de la consulter avant de parler à Laura, et d'agir ensuite selon ses conseils.

Le troisième jour après notre arrivée, je trouvais pour l'entretenir seule une occasion favorable. Au premier regard que nous jetâmes l'un sur l'autre, sa vive perspicacité découvrit dans mon esprit la pensée que j'allais énoncer. Avec son énergique décision habituelle, elle parla aussitôt, sans me laisser l'embarras de l'initiative.

— Vous pensez, dit-elle, à ce sujet dont il fut question entre nous, le soir de votre retour du Hampshire. Je m'attendais, déjà depuis quelques jours, que vous y feriez allusion. Il faut, Walter, que quelque chose change dans notre petit intérieur ; nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi. Je le vois aussi clairement que vous, — aussi clairement que Laura le voit elle-même, quoiqu'elle n'en dise rien. Nous étions assis près de la fenêtre, et tandis que je parlais, tandis qu'elle écoutait, nous

voyions, épandue sur la majesté de la mer, l'éclatante lumière du soleil.

— Quoi qu'il puisse arriver de cet entretien confidentiel, lui dis-je, et soit qu'il doive finir par me rendre heureux ou malheureux, les intérêts de Laura resteront ceux auxquels ma vie se subordonne. Quand nous partirons d'ici en quelques termes que nous soyons alors, j'emporterai à Londres, aussi certainement que j'irai moi-même, la détermination d'arracher au comte Fosco cet aveu que je n'ai pu obtenir de son complice.

Ni vous ni moi ne pouvons dire ce que fera contre moi cet homme une fois mis au pied du mur ; nous savons seulement, par ses propres paroles et par ses actions, qu'il est capable de chercher à m'atteindre en frappant Laura, sans une minute d'hésitation, sans une minute de remords. Dans notre position actuelle, je n'ai sur elle aucun droit que la société sanctionne, que la loi reconnaisse, pour m'aider à résister, pour m'aider à la protéger contre lui.

Ceci me place dans une condition sérieusement inégale à celle de mon antagoniste. Si je dois combattre pour notre cause, vis-à-vis du comte, et puiser une partie de ma force dans le sentiment que Laura est en sûreté, il faut que je combatte pour ma femme. Jusque-là, Marian, sommes-nous d'accord ?

— Parfaitement, me répondit-elle.

— Je ne plaiderai pas la cause de mon propre cœur, continuai-je ; je n'invoquerai pas cet amour qui a survécu à tout ce qui pouvait ou l'ébranler ou l'user ; — je ne me prévaudrai, pour penser d'elle et parler d'elle comme si elle devait être ma femme, que de ce que je viens de dire. Si la chance que je puis avoir d'obliger le comte à une confession publique est bien, comme je le pense, la dernière que nous ayons de constater l'existence de Laura, le motif le moins égoïste que je puisse faire valoir pour notre mariage se trouve reconnu par vous comme par moi.

— Je voudrais me sentir certaine que vous avez raison, en vous obstinant à tenter avec le comte cette chance suprême. Y a-t-il réellement là une chance quelconque.

— Oui, sans aucun doute. Il y a la chance de retrouver la date perdue, celle du voyage de Laura vers Londres. Je suis aussi fermement convaincu que jamais de la discordance qui doit exister entre la date de ce voyage et la date portée sur le certificat de décès. C'est là qu'est le point faible de tout le complot. Il s'écroule de fond en comble, si nous parvenons à l'attaquer dans cette direction ; et les moyens d'attaque, le comte les possède. Si je réussis à les lui arracher, l'objet de votre vie, l'objet de la mienne se trouvent remplis. Si j'échoue, le tort fait à Laura ne recevra jamais en ce monde une réparation complète.

— Et vous-même, Walter, craignez-vous d'échouer ?

— Je n'ose présumer le succès ; et c'est précisément pour cette raison, Marian, que vous m'avez vu m'expliquer aussi ouvertement, aussi simplement que je l'ai fait. Je puis le dire en toute conscience et la main sur le cœur, les espérances que peut faire concevoir l'avenir de Laura sont en ce moment au plus bas. Je sais que sa fortune est anéantie ; je sais que la dernière chance de lui rendre sa position dans le monde est à la discrétion du pire ennemi qu'elle ait, d'un homme jusqu'à présent inattaquable, et qui peut rester inattaquable jusqu'au bout.

Maintenant qu'elle a perdu tout ce qu'elle avait d'avantages mondains ; maintenant que tout espoir de lui rendre son rang est plus que douteux ; maintenant que son avenir le plus assuré dépend de ce que son mari pourra faire pour elle, — le pauvre professeur de dessin peut enfin, sans risquer de lui nuire, lui ouvrir son cœur tout entier. Au jour de sa prospérité, Marian, je n'étais pour elle que le maître chargé de guider sa main ; à présent

qu'elle est malheureuse, je la réclame, cette main, comme celle de ma femme ! . . .

Les regards de Marian vinrent affectueusement chercher les miens. — Je ne pouvais rien dire de plus. Mon cœur était gonflé, mes lèvres étaient tremblantes. Pour un peu, en dépit de moi-même, j'aurais imploré sa pitié. Je me levai pour quitter la chambre. Elle se leva au même moment, posa doucement sa main sur mon épaule, et me retint auprès d'elle.

— Walter, me dit-elle, je vous ai séparés une fois, pour votre malheur et pour le sien. Attendez ici, mon frère ! . . . Attendez, mon plus cher, mon meilleur ami, que Laura vienne vous dire ce que, maintenant, j'ai fait . . .

Pour la première fois depuis nos adieux à Limmeridge, elle posa ses lèvres sur mon front. Une larme glissa sur mon visage au moment où elle m'embrassait ainsi. Puis, se tournant vivement, elle me montra le fauteuil d'où je venais de me lever, et me laissa seul dans la chambre.

Je restai à la fenêtre, attendant que la crise de ma vie eût reçu son dénouement. Mon esprit, dans cet intervalle de temps si rempli d'anxiétés, était comme anéanti. Je n'avais plus conscience de rien que d'une pénible intensité dans les perceptions les plus familières. Le soleil devenait, pour moi, d'un éclat éblouissant. Les blancs oiseaux de mer, qui se donnaient la chasse dans le lointain, me semblaient venir battre mon visage de leurs ailes. Le murmure profond et doux du flot déferlant sur la grève, roulait dans mes oreilles comme un tonnerre.

La porte s'ouvrit ; et Laura Fairlie entra toute seule. C'est ainsi qu'elle était entrée dans la salle à manger de Limmeridge, le matin de notre séparation. D'un pas lent et chancelant, mélancolique, hésitant, elle s'était alors rapprochée de moi. Elle arrivait, maintenant, accourant d'un pas léger au devant du bonheur, et le visage rayonnant de tout l'éclat qu'il peut

donner. D'eux-mêmes, ces bras chéris m'étreignirent ; d'elles-mêmes, ces douces lèvres montèrent aux miennes :

— Cher aimé ! murmura-t-elle, ce que nos cœurs éprouvent, pouvons-nous à présent nous le dire ? . . . Et posant sa tête sur ma poitrine avec une joie attendrie : — Oh ? disait-elle en toute innocence de cœur, que je suis donc heureuse, à la fin . . .

IV

Dix jours après, nous étions plus heureux encore. Nous étions mariés.

Au courant de ce récit que rien ne doit plus arrêter, je me laisse entraîner loin de cette aurore de notre hymen, vers le dénouement qui se rapproche.

Après une quinzaine de jours écoulés, nous étions tous trois de retour à Londres, et l'ombre menaçante de la lutte à venir se projetait furtive sur nos têtes.

Marian et moi nous eûmes soin de laisser ignorer à Laura la cause de notre prompt retour : — La nécessité de nous assurer du comte Fosco. Le mois de mai venait de commencer, et c'était à la fin de juin qu'expirait le bail de la maison par lui louée dans Forest-Road.

S'il le renouvelait (et j'avais quelques raisons, dont je parlerai bientôt, pour prévoir qu'il en serait ainsi), je pouvais être certain qu'il ne m'échapperait pas. Mais si par hasard, mon attente à ce sujet devait être déçue, et s'il s'apprêtait à quitter le pays, je n'avais pas de temps à perdre, en ce cas, pour m'armer en vue de notre prochain duel.

Tout d'abord, il fallait savoir quelque chose de cet homme. Jusqu'ici, la véritable histoire de sa vie était restée, pour moi, un impénétrable mystère.

J'eus recours au Journal que Marian avait tenu à Blackwater-Park. Sur ma requête, elle me lut de nouveau certains passages relatifs à la curiosité que le comte lui avait jadis inspirée, et aux

détails bien peu nombreux qu'elle avait pu se procurer sur son compte.

Le passage auquel je fais allusion se rencontre dans cette partie de son Journal où elle fait le portrait physique du comte, et analyse en même temps son caractère. Elle le dépeint comme " n'ayant pas, de puis des années, franchi les frontières de son pays natal ; " — comme " particulièrement désireux de savoir si quelque gentleman italien ne serait pas établi dans la petite ville la plus proche de Blackwater-Park ; " — comme " recevant des lettres couvertes de toutes sortes de timbres bizarres, et dont l'une entre autres, était scellée d'un cachet énorme, qui lui donnait un air officiel.

Elle incline à croire, pour s'expliquer le long séjour du comte hors de son pays qu'il pourrait bien être exilé politique. Mais elle ne sait, d'un autre côté, comment concilier cette idée avec la réception d'une lettre arrivant de l'extérieur, et portant ce grand sceau diplomatique ; les lettres qui arrivent du continent à l'adresse des exilés politiques n'ayant guère coutume de solliciter, par ces dehors pompeux l'attention des bureaux de poste étrangers.

Les considérations que le Journal de Marian m'offrait ainsi, combinées avec certaines conjectures à moi qui en dérivèrent naturellement, me suggérèrent une conclusion à laquelle je m'étonnai de n'être pas arrivé plus tôt. Je me disais maintenant ce que Laura, jadis à Blackwater-Park, avait dit à Marian, ce que madame Fosco avait surpris en écoutant aux portes : — Le comte est un espion !

Laura lui avait appliqué ce mot, tout à fait au hasard, dans le premier élan de la colère toute naturelle que lui inspiraient ses procédés. Je le lui appliquai, moi, délibérément, convaincu que son métier, dans la vie, était, en effet, le métier d'espion. Dans cette hypothèse, les motifs qui le faisaient rester en Angleterre, contre

toute probabilité, si longtemps après avoir obtenu les résultats matériels du complot tramé contre Laura, ces motifs me devenaient parfaitement intelligibles.

L'année à laquelle me reporte le récit actuel, était celle où avait eu lieu, dans Hyde-Park, la fameuse Exhibition du Palais de Cristal. Des étrangers, en nombre bien plus considérable qu'à l'ordinaire, étaient débarqués déjà, et, chaque jour, débarquaient en Angleterre. Il y avait chez nous, par centaines, des hommes que l'incessante méfiance de leurs gouvernements y surveillait en secret, au moyen d'agents mercenaires.

Mes conjectures ne classèrent pas un seul instant parmi la troupe vulgaire des espions étrangers en sous-ordre un homme placé dans le monde comme l'était le comte, et pourvu de talents si exceptionnels. Je le soupçonnai d'occuper une fonction supérieure, et d'être chargé par le gouvernement qui l'avait secrètement à sa solde, d'organiser et de diriger les agents, tant hommes que femmes, employés dans notre pays ; et je regardai comme fort probable que mistress Rubelle, cette garde découverte pour Blackwater Park dans un moment si opportun, devait figurer au nombre de ces agents.

En admettant que cette idée à moi eût quelque fondement réel, la position du comte pouvait se trouver moins inattaquable que je ne m'étais jusqu'alors hasardé à le supposer. Mais à qui m'adresser pour en savoir plus long sur le passé de cet homme, et sur cet homme lui-même ?

Dans cet embarras, il me vint naturellement à la pensée qu'un de ses compatriotes, sur lequel je pourrais compter, serait le personnage le plus en état de me prêter assistance. Le premier à qui je dus penser, dans de telles circonstances, fut également le seul Italien avec qui j'eusse jamais eu des rapports intimes ; — mon original petit ami, le professeur Pesca.

* * *



Le comte tendit au singe ce qui restait de la tartelette. (Page 720.)

Le professeur a disparu depuis si longtemps de ces pages qu'il a couru le risque d'être complètement oublié.

C'est la loi rigoureuse d'un récit comme le mien, de n'y faire apparaître les différents personnages qu'au moment où le cours des événements les réclame ; — ils entrent sur la scène, ils en sortent, non

par suite d'une partialité capricieuse de ma part, mais en vertu du droit que leur donne un rapport direct établi entre eux et les circonstances qu'il s'agit de relater. C'est par cette raison, que non-seulement Pesca, mais aussi ma mère et ma sœur ont été reléguées à l'arrière-plan du récit. Mes visites au cottage de Hampstead ;

la croyance absolue de ma mère au mensonge établi par le complot, et son refus d'admettre l'identité de Laura ; mes vains efforts, pour vaincre, chez ma mère et ma sœur, ce préjugé auquel, dans la jalouse affection qu'elles me portaient, toutes deux restèrent longtemps fidèles ; la nécessité pénible où

je me trouvais, par suite, de leur cacher mon mariage ; — toutes ces menues occurrences domestiques n'ont pas été mentionnées ici, parce qu'elles n'avaient rien d'essentiel à l'intérêt fondamental du récit.

C'est pour la même raison que je n'ai rien dit ici des consolations que je trouvais dans l'affection toute fraternelle de Pesca, lorsque je le revis après la brusque cessation de ma résidence à Limeridge-House. Je n'ai pas non plus rappelé la chaleureuse fidélité avec laquelle mon petit ami m'avait accompagné jusqu'au port d'où je m'embarquai pour l'Amérique centrale, ni ses bruyants transports de joie lorsque ensuite nous nous retrouvâmes à Londres.

Si je m'étais cru autorisé à me prévaloir des offres de service qu'il me fit à mon retour, il y a longtemps qu'il eût fait sa réapparition dans ces pages. Mais, tout en n'ignorant pas que je pouvais implicitement compter sur son honneur et son courage, je n'étais pas au même point certain de sa discrétion, et, pour cette unique raison, je poursuivis seul le cours de mes recherches.

Il sera maintenant assez compris que Pesca, bien que son nom ne se soit jusqu'ici rattaché en rien à la marche progressive de ce récit, n'était nullement séparé ni de moi ni de mes intérêts. Au contraire, je comptais encore, et tout autant que jamais, sur son dévouement amical.

* *

Avant d'invoquer l'assistance de Pesca, il fallait voir par moi-même à quelle espèce d'homme j'allais avoir affaire. Jusqu'à cette époque, je n'avais pas une seule fois jeté les yeux sur le comte Fosco.

Trois jours après être venu à Londres avec Laura et Marian, je partis seul pour Forest-Road, Saint-John's-Wood, entre dix et onze heures du matin. Il faisait fort beau ! — j'avais quelques heures à ma disposition ; — et il me semblait pro-

bable que, si je pouvais l'attendre quelque peu, le comte ne manquerait pas une si belle occasion de promenade. Je n'avais pas beaucoup à craindre qu'il me reconnût en plein jour, par cette excellente raison que la seule fois où j'eusse été vu par lui était celle où il m'avait suivi, le soir, jusque chez moi.

Personne ne se montrait aux fenêtres de la maison donnant sur la rue. Je descendis jusqu'à un détour de la route qui longeait un des côtés de l'habitation, et, par-dessus les murailles basses du jardin, je pus y jeter un coup d'œil. Une des croisées du fond, au rez-de-chaussée, était grande ouverte, et un filet en fermait l'issue. Je ne vis personne ; mais j'entendis à l'intérieur de la pièce, d'abord le gazouillement perçant et le chant de quelques oiseaux, — puis la voix basse et sonore que les récits de Marian m'avaient, en quelque sorte, rendue familière :

— Venez sur mon petit doigt, mes gentils petits, mes petits gentils, criait la voix, venez monter à l'échelle ! Une, deux, trois, et en haut ! trois, deux, une, et en bas ! une, deux, trois, — touit, — touit, — touit, — touit !... Le comte exerçait ses serins, tout comme jadis au temps de Marian, à Blackwater-Park.

J'attendis quelque peu, et les chants, et le gazouillis prirent fin : — Allons, allons, venez m'embrasser, mes mignons, dit l'énorme voix de basse. Un battement d'ailes, un joyeux ramage lui répondirent ; — puis, un rire discret et comme onctueux ; — puis un silence d'une ou deux minutes ; et ensuite, j'entendis ouvrir la porte de la maison. Me tournant alors, je revis sur mes pas. Le comte venait de sortir.

Il traversa la route et s'achemina vers la limite occidentale de Regent's-Park. J'étais resté sur le trottoir opposé, un peu en arrière, et je pris la même direction.

Marian m'avait fait pre-sentir sa haute stature, sa corpulence monstrueuse, et l'ostentation de ses vêtements de deuil, —

mais non la fraîcheur horrible, la gaieté, la vitalité de cet homme. Il portait ses soixante ans comme si la Providence lui en eût déduit au moins vingt. Il avançait, ferme sur ses hanches, son chapeau un peu de côté, d'un pas élastique et léger, faisant tourner sa grosse canne, fredonnant dans sa cravate, et promenant de temps en temps, sur les maisons et les jardins qui bordaient les deux côtés de la route, un superbe regard de souriant patronage.

Si on eut dit à quelque étranger que tout le pays environnant appartenait à ce promeneur, la chose lui eût sans doute paru tout à fait vraisemblable.

Le comte, du reste, ne jeta pas un regard derrière lui. Il ne semblait en aucune façon prendre garde à moi, ni, du reste, à aucun des passants qu'il rencontrait sur la route, — si ce n'est lorsque, ça et là, il adressait une ceillade souriante, empreinte de je ne sais quelle affectueuse paternité, aux enfants et aux bonnes dont il traversait les jeux. Ce fut ainsi que je marchai à sa suite jusqu'à ce que nous fussions arrivés à un camp volant de magasins en plein air, établi le long des terrasses occidentales du Parc.

Il s'arrêta là, devant la boutique d'un pâtissier, y entra (sans doute pour commander quelque chose), et en ressortit presque immédiatement, un gâteau à la main. Un musicien des rues d'Italie, tournait son orgue devant la boutique, et un malheureux petit singe, à la face ridée était assis sur la boîte à musique. Le comte s'arrêta, donna pour son propre compte un bon coup de dent à sa tartellette, et tendit majestueusement au petit singe ce qui en restait.

— Mon pauvre bonhomme ! disait-il avec une tendresse bouffonne, on dirait que vous avez faim. C'est au nom sacré de l'humanité que je vous offre, en passant, votre goûter !... Le joueur d'orgue essaya par de piteuses lamentations, d'arracher un penny à cet inconnu si bienveillant

pour les animaux. Le comte, avec un dédaigneux mouvement d'épaules, passa son chemin sans l'écouter.

Nous arrivâmes aux rues et à des magasins d'un ordre plus élevé, entre New-Road et Oxford-Street ; le comte s'arrêta de nouveau, et entra dans la boutique d'un petit opticien qui, d'après une inscription affichée derrière ses carreaux, se chargeait de toute sorte de réparations. Il en sortit, ayant à la main une lorgnette de spectacle ; quelques pas plus loin, ils s'arrêta pour regarder l'affiche de l'Opéra, placée à l'extérieur d'un magasin de musique. Il la lut avec attention, réfléchit pendant quelques secondes, et ensuite héla un cabriolet vide qui vint à passer devant lui : — Opéra, bureau de la location, dit-il au cocher ; et la voiture l'entraîna loin de moi.

Je traversai la route, et regardai l'affiche à mon tour. Elle annonçait pour le soir même : " Lucrezia Borgia. " La lorgnette dans la main du comte, le soin qu'il avait mis à lire l'affiche, l'ordre qu'il avait donné au " cabman ", tout cela indiquait assez qu'il se proposait d'assister à cette représentation.

Or en m'adressant à un des peintres-décorateurs attachés au théâtre, confrère très-lié avec moi depuis des années, il m'était facile de me procurer deux places de parterre pour un ami et pour moi. J'avais au moins la chance que le comte fût placé de manière à ce que je pusse le voir et le montrer à la personne qui m'accompagnerait ; ceci étant, je pouvais, dès le soir même arriver à savoir au juste si Pesca connaissait, oui ou non, son compatriote.

Cette considération décida immédiatement l'emploi de ma soirée. Je me procurai les billets et pris soin d'en prévenir le professeur par un mot écrit que je déposai chez lui en passant. A huit heures moins un quart, je revins le prendre pour l'emmener avec moi au théâtre. Mon petit ami était au plus haut degré de l'agitation, une fleur à sa boutonnière, et

sous son bras, pressée contre son cœur, tenant la plus grosse lorgnette que j'aie jamais vue.

— Êtes-vous prêt ? lui demandai-je.

— “ Right-all-right ”, répondit Pesca.

Là-dessus, nous partîmes pour le spectacle.

V

On venait de jouer les dernières notes de l'introduction, et les stalles du parterre étaient toutes remplies lorsque nous rentrâmes dans la salle, Pesca et moi.

En revanche, il y avait abondance de places dans le couloir qui entoure le parterre, — et c'était précisément là le poste qui convenait le mieux au but que je m'étais proposé en venant assister à cette représentation. J'allai d'abord me placer contre la barrière qui nous séparait des stalles, et mes yeux cherchèrent le comte dans cette partie du théâtre. Il ne s'y trouvait pas.

En revenant le long du couloir, à main gauche de la scène et en regardant avec attention autour de moi, je le découvris au parterre. Il occupait une excellente place, bien centrale, au troisième rang derrière les stalles. Je me mis exactement sur la même ligne que lui, Pesca demeurant à son côté.

Le professeur ne savait pas encore dans quel but je l'avais emmené au spectacle, et s'étonnait un peu que nous ne nous rapprochassions pas de la scène.

On leva le rideau, l'opéra commença.

Pendant tout le premier acte, nous gardâmes nos positions ; le comte, absorbé dans l'orchestre et le chant, ne jeta pas même de notre côté, un regard fortuit. Pas une note de la délicieuse musique de Donizetti n'était perdue pour ce fin connaisseur. Dominant tous ses voisins, il souriait, et sa tête colossale, de temps en temps, applaudissait par un mouvement sympathique.

La toile tomba, le premier acte achevé ; les spectateurs se levèrent pour regarder

autour d'eux. C'était le moment que j'avais attendu pour savoir si Pesca connaissait le comte.

Celui-ci s'était levé comme les autres, et à l'aide de sa lorgnette examinait avec majesté la foule brillante qui peuplait les loges. Tout d'abord, il nous tournait le dos ; mais, à la longue, il en vint à regarder de notre côté, dans les loges au-dessus de nous, se servant de sa lorgnette pendant les premières minutes, puis l'écartant de ses yeux, mais sans cesser de regarder dans la même direction. Ce fut le moment que je choisis, quand sa figure fut en plein tournée vers nous, pour attirer sur lui l'attention de Pesca.

— Connaissez-vous cet homme, lui demandai-je ?

— Quel homme, cher ami ?

— Ce grand et gros homme, qui là-bas nous fait face.

Pesca, s'élevant sur ses orteils, regarda le comte.

— Non, répondit le professeur. Ce grand personnage m'est tout à fait étranger. . . Aurait-il une réputation ? . . . Pourquoi me le montrez-vous ?

— A cause de certaines raisons particulières qui me font souhaiter d'avoir des renseignements sur son compte. C'est un de vos compatriotes ; il se nomme le comte Fosco. Ce nom vous est-il connu ?

— Pas le moins du monde, Walter. . . Je ne connais ni l'homme ni le nom.

— Êtes-vous bien certain de ne pas le reconnaître ? Regardez encore ; regardez avec soin ! Je vous dirai pourquoi j'y attache tant d'intérêt, quand nous aurons quitté le théâtre. . . Attendez ! je vais vous aider à monter ici ; vous le verrez mieux. . .

J'attirai effectivement le petit bonhomme sur le bord de la plate-forme, légèrement surélevée, où sont placées toutes les stalles de parterre. Sa petite taille, une fois là, ne lui faisait plus obstacle ; il pouvait regarder par-dessus la tête des

dames, assises à la limite extérieure de la banquette.

Un homme mince, à cheveux blonds, debout près de nous, et que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, — il portait à la joue gauche la marque d'une cicatrice, — regarda Pesca très-attentivement, au moment où je l'aidais à monter, et ensuite plus attentivement encore, suivant la direction imprimée par moi aux regards de Pesca, il se mit à examiner le comte. Notre conversation était peut-être arrivée à ses oreilles, et il se pouvait, — ceci me frappa, — qu'elle eût éveillé sa curiosité.

Cependant Pesca tenait ses yeux ardemment fixés sur cette large face, pleine et souriante qui, exactement placée devant lui, continuait à regarder en l'air.

— Non, dit-il enfin ; je n'ai, de ma vie, arrêté mes deux yeux sur ce gros bonhomme. . .

Tandis qu'il parlait, le regard du comte s'abaissa vers les baignoires placées derrière nous, presque au niveau du parterre.

Les regards des deux Italiens vinrent à se rencontrer.

L'instant d'avant, je venais de me convaincre, d'après ses assertions répétées, que Pesca ne connaissait point le comte. L'instant d'après, je fus tout aussi convaincu que le comte connaissait Pesca.

Il le connaissait ; et, phénomène bien plus étrange, il le redoutait aussi. Nul moyen de se méprendre sur le changement que subit le visage de ce misérable. Les teintes plombées qui modifièrent en un moment sa peau jaune et bilieuse, la rigidité soudaine de tous ses traits, l'examen furtif auquel s'appliquèrent ses yeux d'un gris froid, l'immobilité qui l'envahit de la tête aux pieds, autant de circonstances révélatrices. Une terreur mortelle s'était emparée de lui, corps et âme ; et la cause de cette terreur, c'était bien évidemment qu'il avait reconnu Pesca.

L'individu à taille mince, à la cicatrice sur la joue, était toujours dans notre voi-

sinage immédiat. De l'effet que la vue de Pesca venait de produire sur le comte, il semblait avoir tiré ses conclusions, tout comme j'avais tiré les miennes. C'était un homme de manières douces et courtoises, qu'on pouvait croire étranger, et l'intérêt qu'il paraissait prendre à nos démarches ne se manifestait par aucun symptôme extérieur dont nous eussions à nous formaliser.

Pour ma part, j'étais étourdi du brusque changement survenu dans la physiologie du comte, stupéfait du tour absolument imprévu que venait de prendre les événements ; aussi je ne savais plus ni que dire ni comment agir. Pesca dissipa quelque peu cet abasourdissement, en descendant pour se rasseoir auprès de moi, et en prenant le premier la parole.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il, quels yeux roule donc l'homme gras ? Est-ce moi qu'il regarde ainsi ! Serais-je fameux sans le savoir ? et comment me connaît-il, moi qui ne le connaît pas ? . . .

Mon regard était toujours fixé sur le comte. Je le vis bouger pour la première fois au moment où Pesca se rasseyant, son compatriote sembla vouloir ne pas le perdre de vue. Je fus curieux de savoir ce qui arriverait si, dans ces circonstances, l'attention du petit homme était détournée de celui qu'il fascinait ainsi ; je demandai, en conséquence, au professeur si, parmi les dames qui occupaient les loges, il ne reconnaissait pas quelques-une de ses élèves. Pesca porta immédiatement à ses yeux son énorme lorgnette, et la promena lentement tout autour des galeries, cherchant, le plus consciencieusement du monde, à résoudre la question que je venais de lui poser.

Dès qu'il parut être ainsi préoccupé, le comte tourna sur lui-même, glissa parmi les personnes qui occupaient les stalles au delà de la sienne, dans la direction opposée à nous, et disparut dans le couloir central qui donne issue au parterre. Je saisis Pesca par le bras, et, à son inexpré-

maie surprise, je l'entraînai avec moi au fond du parterre pour couper la retraite au comte, avant que celui-ci pût gagner la porte.

Je fus quelque peu étonné, à mon tour, de nous voir devancés par notre fluet voisin, l'homme à la cicatrice, qui sut éviter à temps l'obstacle momentanément offert à notre course par quelques spectateurs du parterre, lesquels venaient, eux aussi, de quitter leurs places. Quand nous parvînmes sous le vestibule, le comte avait disparu ; — et le svelte étranger n'était plus là, lui non plus.

— Rentrons ! dis-je, rentrons chez vous, mon cher Pesca ! il faut que je vous parle seul à seul ; que je vous parle sur l'heure...

— " My-soul-bless-my-soul ! " s'écria le professeur au comble de la stupéfaction. De quoi s'agit-il au monde ? ...

Je continuai à marcher rapidement, sans répondre un mot. La manière dont le comte avait quitté le théâtre me donnait à penser que son extrême souci d'échapper à Pesca pouvait l'entraîner beaucoup plus loin. En quittant Londres, il m'échappait, à moi aussi. Si je lui laissais seulement un jour de liberté pour agir à sa guise, l'avenir me semblait compromis. Je suspectais aussi cet étranger inconnu, qui avait pris sur nous les devants, et qui me semblait l'avoir suivi à dessein.

Aiguillonné par cette double méfiance, je ne perdis pas grand temps à m'expliquer avec Pesca. Dès que nous fûmes seuls dans sa chambre, je compléai sa confusion et son trouble, en lui exposant mes intentions aussi simplement et d'une manière aussi nette que je l'ai fait dans les pages précédentes.

— Que puis-je à tout ceci, mon bon ami ? cria le professeur, m'implorant à mains jointes : " Deuce-what-the-deuce ? " en quoi puis-je vous servir, Walter, puisque cet homme m'est inconnu ?

— Mais il vous connaît, — il a peur de vous, — il a quitté le théâtre pour vous échapper. Il faut bien qu'il ait ses raisons,

Pesca ! Revenez sur votre existence passée, antérieurement à votre arrivée en Angleterre. Vous avez quitté l'Italie, — je le tiens de vous-même, — pour des motifs politiques. Vous ne me les avez jamais fait connaître, et je ne vous questionne pas là-dessus présentement. Tout ce que je vous demande, c'est de consulter vos souvenirs, et de me dire s'ils ne vous suggèrent aucune explication de la terreur qu'un seul regard jeté sur vous paraît avoir causé à cet homme...

Qu'on juge de ma surprise, quand je vis ces mots si parfaitement insignifiants à mes yeux, avoir sur Pesca une influence analogue à celle que sa vue exerçait l'instant d'avant sur le comte. Le visage rosé de mon petit ami pâlit et blêmit tout aussitôt. Tremblant de la tête aux pieds, il s'écarta lentement de moi.

— Walter, disait-il, vous ne savez pas ce que vous me demandez...

Il articulait ces mots à voix basse ; il me regardait comme si je venais de lui dénoncer un danger caché pour tous deux. En moins d'une minute de temps, ce petit homme, que j'avais toujours connu vif, original et de facile humeur, se trouva tellement changé, que venant à le rencontrer dans la rue, sous ces dehors qui m'étaient absolument nouveaux, je n'en aurais certainement pas reconnu.

— Excusez-moi, lui répondis-je, si, tout à fait sans le vouloir, j'ai pu vous peiner ou vous blesser. Rappelez-vous le tort cruel que le comte a infligé à ma femme. Rappelez-vous que ce tort ne sera jamais réparé, si je n'acquiers les moyens de le contraindre à lui rendre justice. C'est pour elle que je parlais, Pesca ; — je vous demande encore de me pardonner, et ne saurais rien dire de plus...

Je me levai pour partir. Avant que j'eusse gagné la porte, il m'arrêta.

— Un moment, disait-il. Vous m'avez ébranlé de la tête aux pieds. Vous ne savez ni comment, ni pourquoi, j'ai quitté mon pays. Laissez-moi me remettre, laissez-

moi, si je puis, réfléchir un peu...

Je repris mon fauteuil. Il arpentait la pièce en long et en large, s'adressant à lui-même, dans sa langue natale, des propos incohérents. Après bien des tours, il vint tout d'un coup à moi, et posant ses petites mains sur ma poitrine, avec une tendresse, une solennité singulière :

— Sur votre cœur et votre âme, Walter, me dit-il, n'avez-vous aucun autre intermédiaire que moi pour arriver à cet homme ?

— Aucun, répondis-je.

Il me quitta de nouveau : il ouvrit la porte de la chambre et jeta un regard de précaution dans le corridor ; puis il la ferma, et revint.

— Vous avez conquis des droits sur moi, Walter, me dit-il, le jour où vous me sauvâtes la vie. Elle était à vous dès ce moment, et pour l'heure où il vous plairait de la reprendre. Reprenez-la donc aujourd'hui ! ... Oui, certes ! je ne dis rien de trop... Aussi vrai que le bon Dieu est sur nos têtes, les paroles que je vais prononcer mettront ma vie dans vos mains...

Le tremblement ému avec lequel fut prononcée cette bizarre abjuration porta dans mon esprit la conviction qu'il disait la vérité.

— Prenez bien garde à ceci, continuait-il, agitant les mains vers moi, dans la véhémence de son émotion. Il n'existe en mon esprit aucune sorte de lien entre cet homme que vous appelez Fosco, et le passé sur lequel me force à revenir l'affection que j'ai pour vous. Si vous découvrez ce fil, gardez-le pour vous ; ne m'en dites rien ! ... Je vous en prie et supplie à genoux ; laissez-moi mon ignorance ; laissez-moi rester aveuglé sur l'avenir, comme je le suis à cette heure ; laissez-moi rester innocent de tout le mal qu'une telle découverte pourra produire ! ...

Je voyais la peine qu'il avait à s'exprimer en anglais. Comme j'avais, dans les premiers temps de notre intimité, appris

à lire et à comprendre sa langue natale ; sinon à la parler moi-même, je lui proposai de s'exprimer en italien, tandis que je rédigerais en anglais les questions qui me sembleraient nécessaires pour éclaircir le sujet. Il accepta cette combinaison. Ce fut dans sa langue, au rapide courant, — et prononcés avec une agitation véhémente accusée par la mobilité perpétuelle de ces traits et la brusquerie passionnée de sa gesticulation étrangère, mais sans qu'il en vint jamais à élever la voix, — ce fut ainsi, dis-je, que j'entendis les mots destinés à m'armer pour la dernière lutte dont ce récit doit résumer le souvenir.

— Vous ne savez rien des motifs qui m'ont fait quitter l'Italie, commença-t-il, si ce n'est que, de près ou de loin, ils tiennent à la politique. Si j'avais été simplement poussé dans ce pays par les persécutions de mon gouvernement, je n'aurais caché ces motifs ni à vous ni à personne. J'ai dû les dissimuler, au contraire, parce qu'aucune autorité régulière n'a prononcé contre moi la sentence d'exil. Vous avez entendu parler, Walter, des sociétés politiques cachées dans toute grande cité du continent européen ? J'appartenais, en Italie, à l'une de ces sociétés ; — en Angleterre, je lui appartiens encore.

Quand je suis venu en ce pays, je suis venu par ordre de mon chef. J'exagérais le zèle, dans le feu de ma jeunesse. Je courrais le risque de me compromettre, et de ne pas me compromettre seul. Pour cette raison, j'eus ordre d'émigrer en Angleterre et d'y attendre qu'on disposât de moi. J'ai obéi, — j'ai attendu, — j'attends encore. Demain, je puis être appelé au dehors. Dans dix ans, je cours même chance. Pour moi, c'est tout un ; — je suis ici, je vis du produit de mes leçons, et j'attends le signal.

Je ne viole, du reste, aucun serment (vous allez tout à l'heure savoir pourquoi) en complétant ma confidence par le nom de la société à laquelle j'appartiens. Seu-

lement, je mets ma vie à votre disposition. Si d'autres savent jamais que mes lèvres ont articulé ce que je vous dis aujourd'hui, aussi vrai que nous voilà maintenant assis l'un près de l'autre, je suis un homme perdu ! . . .

Ce qu'il ajouta fut murmuré à mon oreille. Je garde le secret qu'il me communiqua ainsi. L'association dont il faisait partie sera très-suffisamment particularisée, pour le but dans lequel ces pages sont écrites, si je la désigne simplement, dans les rares occasions où il devra être question d'elle, par le nom de " la Fraternité."

— L'objet de la Fraternité, continua Pesca, est le même en somme, que celui des autres sociétés politiques du même ordre : — la destruction de la tyrannie et la revendication du droit des peuples.

La Fraternité repose sur deux principes. Aussi longtemps que la vie d'un homme est utile, même simplement inoffensive, il a le droit d'en jouir. Mais si sa vie porte préjudice au bien-être de ses semblables, ce droit lui est enlevé ; ce n'est plus un crime, c'est positivement un mérite que la lui ôter. Il ne m'appartient pas de dire en quelles effroyables circonstances d'oppression et de misère cette société a pu se former. Le fer qui a pénétré dans nos âmes y est entré à des profondeurs qu'il vous est interdit de sonder. Laissez-le réfugié à sa douleur !

Les sentiments les plus intimes semblaient, pendant qu'il parlait ainsi, se révéler comme à regret ; pour la première fois de notre vie, il me laissait lire à toutes les pages de son cœur ; et pourtant sa voix ne s'élevait pas ; et la crainte où le jetaient ces terribles révélations ne cessait de peser sur lui.

— Vous ne pouvez cependant, reprit-il, penser de cette société autrement que des autres. Selon vos idées anglaises, elle a pour but l'anarchie et la révolution. Elle prend la vie d'un mauvais roi ou d'un mauvais ministre, comme si l'un et l'autre

étaient des bêtes féroces sur lesquelles on doit tirer à la première occasion. Soit, je vous accorde ceci.

Pourtant, les lois de la Fraternité ne sont celles d'aucune autre société politique à la surface du globe. Les membres ne se connaissent point l'un l'autre. Il y a un président en Italie, il y a des présidents hors de ce pays. Chaque président a son secrétaire. Les présidents et les secrétaires connaissent les membres ; mais les membres demeurent tous étrangers les uns aux autres, jusqu'à ce que leurs chefs jugent à propos, de par la nécessité politique de l'époque, ou en vertu des besoins privés de la société, de les mettre en rapports individuels.

Moyennant cette sauvegarde, nous sommes admis sans prêter serment. Notre affiliation à la Fraternité est attestée par une marque secrète que nous portons tous, et qui dure autant que nous-mêmes. On nous prescrit de poursuivre chacun notre profession, et de rendre seulement compte de nous-mêmes, quatre fois par an, au président ou au secrétaire, pour le cas où nos services auraient à être requis. On nous avertit que, si nous trahissons la Fraternité, ou si nous lui faisons tort en nous mettant au service d'intérêts contraires, nous mourrons en vertu de ses principes . . .

Moi qui vous parle, — ce petit homme que vous connaissez d'humeur joyeuse et facile, et qui, par instinct, lèverait à peine son mouchoir sur la guêpe importune qui bourdonne autour de son visage, — moi-même, dans ma première jeunesse, provoqué par des griefs si affreux que je ne saurais vous en parler, j'entraî dans la Fraternité par la même fougueuse impulsion qui m'eût fait me couper la gorge.

Maintenant, il faut que j'y reste ; — et quoi que je puisse penser d'elle, refroidi par l'âge et calmé par une meilleure fortune, elle me tient, et me gardera jus-

qu'au jour de ma mort. Pendant que je séjournais encore en Italie, je fus choisi pour secrétaire, et tous les membres reçus à cette époque qui furent mis face à face avec mon président, furent également mis face à face avec moi . . .

Je commençais à le comprendre ; je voyais à quelles issues nous amenait peu à peu son étrange révélation. Il attendit un moment, attachant sur moi un regard expressif, — et cherchant à deviner ce qui se passait dans ma pensée, avant de reprendre la parole.

— Vous avez déjà tiré votre conclusion, me dit-il, quand il se crut fixé. Je le vois à votre physionomie. Ne me dites rien ; gardez le secret vis-à-vis de moi sur ce qui se passe en vous. Laissez-moi consommer le sacrifice de moi-même que vous m'avez demandé ; puis abandonnons ce sujet pour n'y jamais revenir . . .

Il me fit signe de ne pas lui répondre, se leva, ôta son habit et releva sur son bras gauche la manche de sa chemise.

— Je vous ai promis que cette confiance serait complète, murmurait-il à mon oreille, et les yeux fixés du côté de la porte. Quoi qu'il puisse arriver, vous n'aurez pas à me reprocher de vous avoir rien caché de ce qui pouvait vous être bon à savoir. Je vous ai dit que la Fraternité constate l'affiliation de ses membres par une marque ineffaçable. Voyez par vous-même, et cette marque, et la place où on l'imprime . . .

Il leva son bras, et fort haut dans la partie supérieure, en dedans, me montra, profondément imprimée dans la chair, une empreinte rouge de sang, obtenue au moyen du feu. Je m'abstiendrai de décrire le symbole que représentait cette marque. Il suffira de savoir qu'elle était de forme circulaire, et de si petites dimensions qu'un shilling l'aurait entièrement recouverte.

— Avec cette marque à jamais imprimée là, me dit-il en recouvrant son bras,

un homme est partout reconnu comme membre de la Fraternité. Celui qui l'a trahie est tôt ou tard découvert par les chefs qui le connaissent, président ou secrétaire, selon l'occurrence. Découvert par les chefs, cet homme est mort . . .

Je vous le dis pour la dernière fois : sur mon honneur de gentleman, sous mon serment de chrétien, — si l'homme que vous m'avez montré à l'Opéra me connaît, il est si changé ou si bien déguisé que je ne le reconnais point. J'ignore ce qu'il fait ou veut faire en ce pays ; autant que je le sache, je ne l'ai jamais vu, et je n'ai jamais entendu, avant cette soirée, le nom sous lequel il se présente. C'est tout ce que j'ai à dire.

Et maintenant, Walter, quittez-moi ! . . . Je suis accablé par ce qui vient d'arriver, effrayé de mes propres aveux. Laissez-moi m'efforcer de redevenir moi-même pour le jour où nous nous rencontrerons de nouveau . . .

Il se laissa tomber dans un fauteuil ; et se détournant de moi, cacha sa figure dans ses mains. J'ouvris doucement la porte, de manière à ne pas le déranger, — et prononçai fort bas mes quelques paroles d'adieu, pour qu'il pût, à son gré, ou les entendre ou y rester sourd.

— Je conserverai au plus profond de mon cœur, lui dis-je, le souvenir de tout ce qui s'est passé ce soir. Vous ne vous repentirez jamais d'avoir eu confiance en moi. Puis-je venir vous trouver demain matin ? Neuf heures, ce sera-t-il trop tôt ?

— Venez, Walter, répondit-il avec un regard affectueux, et parlant anglais de nouveau, comme s'il eût été pressé, maintenant, de reprendre le cours de nos anciennes relations. Venez vous asseoir à mon modeste déjeuner, avant que je parte pour aller donner mes leçons.

— Bonne nuit, Pesca !

— Bonne nuit, mon ami.

VI

Je restai convaincu, dès que je me trouvais hors de la maison, qu'une seule alternative m'était laissée; c'était d'agir immédiatement, d'après les renseignements qui venaient de m'être donnés; — de m'assurer du comte, dès ce soir; — ou de risquer, si je retardais seulement jusqu'au matin, la perte de la dernière chance qui restait encore à Laura. Je regardai à ma montre; il était dix heures.

Je ne pouvais douter le moins du monde des projets qu'avait le comte au sortir du théâtre. En se dérobant à nous, il préluait évidemment à son évasion de Londres. Il portait à son bras la marque de la Fraternité; j'en étais aussi certain que s'il m'en avait montré la sanglante empreinte, et il avait sur la conscience d'avoir trahi la Fraternité, — je m'en étais assuré au moment où il reconnaissait Pesca.

Il était facile de comprendre pourquoi Pesca ne l'avait pas reconnu. Un homme doué comme le comte ne devait pas encourir la terrible rétribution de l'espionnage, sans veiller sur sa sécurité personnelle avec autant de soin qu'il en pouvait mettre à s'assurer les odieux bénéfices de sa profession. Ce visage complètement rasé que j'avais signalé à l'Opéra, pouvait fort bien être apparu à Pesca, jadis, couvert d'une barbe épaisse; les cheveux, d'un brun foncé, n'était peut-être qu'une perruque; quant au nom du comte, c'était évidemment un pseudonyme.

Le temps, d'ailleurs, s'était sans doute fait son complice; son énorme embonpoint avait dû se développer avec l'âge. Il existait toute espèce de raisons pour que Pesca ne l'eût pas reconnu; — toute espèce de raisons, également, pour qu'il eût reconnu Pesca, dont les singuliers dehors faisaient, en toutes circonstances, un homme assez remarquable.

J'ai dit que je n'avais aucun doute sur

les intentions qu'avait eues le comte en s'échappant du théâtre. Comment en aurais-je douté, quand je l'avais vu, de mes propres yeux, se croire reconnu par Pesca malgré tous les changements survenus dans son extérieur et s'estimer, par conséquent, en danger de mort. Si donc je pouvais, ce soir-là même, avoir une entrevue avec lui, si je pouvais lui montrer que, moi aussi, je savais sa vie en péril, quel en serait le résultat? Tout simplement celui-ci: l'un de nous serait maître de la situation; l'un de nous serait inévitablement à la merci de l'autre.

Je me devais à moi-même de réfléchir aux chances contraires avant de les affronter; je devais à ma femme de faire tout ce qui dépendrait de moi pour amoindrir le péril.

Les chances contraires n'appelaient pas une bien longue énumération; elles se confondaient toutes en une seule. Si le comte venait à découvrir, par mon propre aveu, que pour assurer son salut, sa plus simple ressource était de m'ôter la vie, il était bien le dernier homme du monde qui dût hésiter à me prendre en traître, me tenant sans témoins à sa discrétion. Les seuls moyens de défense que je pusse employer contre lui pour diminuer le péril, s'offrirent assez clairement à mon esprit après quelques moments de réflexion sérieuse.

Préalablement à la déclaration de guerre que j'allais lui porter, et à la menaçante découverte dont j'allais personnellement l'informer, il fallait loger cette découverte en tel lieu qu'il pût immédiatement en être fait usage contre lui, et qu'elle demeurât à l'abri de toutes ses tentatives pour l'anéantir. Alors la sécurité du comte dépendrait tout à fait de la mienne, et, même dans sa maison, même à sa merci, je pourrais conserver sur lui la haute main.

Quand cette idée me vint, j'étais près du nouveau domicile que nous avions repris à notre retour des bords de la mer.

Je rentrai, à l'aide de mon passe-partout, sans déranger personne. Une lumière brûlait dans le vestibule. Je m'en servis pour monter furtivement dans mon atelier faire mes préparatifs, et me hasarder ensuite, tête baissée, à mon entrevue avec le comte, avant que Laura et Marian pussent avoir le plus léger soupçon de ce que je comptais faire.

Une lettre adressée à Pesca m'avait semblé la précaution la plus sûre qu'il me fût possible de prendre. Je l'écrivis en ces termes:

"L'homme que je vous ai désigné à l'Opéra est un membre de la Fraternité, un membre infidèle et traître. Vérifiez, sans une minute de retard, cette double assertion. Vous savez sous quel nom il vit en Angleterre. Son adresse est au No. 5, Forest-Road, Saint-John's Wood. De par l'attachement que vous m'aviez voué, employez l'autorité qui vous a été remise, employez-là sans merci, sans délai, contre cet homme. J'ai tout risqué, tout perdu; — j'ai payé de ma vie cet échec décisif."

J'enfermai dans une enveloppe, dûment scellée ces lignes que j'eus soin de dater et de signer. A l'extérieur du pli, j'écrivis la recommandation suivante: "Conservez ce paquet sans l'ouvrir, jusqu'à demain matin, neuf heures. Si, d'ici là vous ne m'avez pas vu, et si rien ne vous est arrivé de ma part, rompez le cachet, au coup de l'horloge, et prenez connaissance de ce qu'il contient. "J'ajoutai mes initiales, et, plaçant le tout dans une seconde enveloppe cachetée, j'y inscrivis l'adresse de Pesca.

Il ne restait plus qu'à trouver les moyens de faire parvenir immédiatement ma lettre à sa destination. J'aurais alors accompli tout ce que je pouvais faire. Si quelque chose m'arrivait chez le comte, j'avais pourvu à ce qu'il en fût rendu responsable, j'avais préparé l'expiation de son crime.

Que les moyens d'empêcher son évasion,

en telle circonstance qu'il l'a voulu tenter, fussent à la disposition de Pesca si ce dernier voulait s'en prévaloir, je ne conservais pas, à cet égard, la moindre incertitude. La fatale certitude avec laquelle la vengeance des associations politiques étrangères sait atteindre un traître à la cause, en quelque lieu qu'il se puisse cacher, avait été attestée par de trop fréquents exemples pour me laisser là-dessus le moindre doute, bien que je fusse loin de connaître en détail leurs sombres annales.

Je descendis au rez-de-chaussée de la maison pour demander à mon hôte s'il ne pourrait pas me procurer un messenger, lorsque, sur l'escalier, je le rencontrai qui montait. Il m'offrit aussitôt son fils, jeune garçon intelligent et alerte. Nous l'appelâmes, et je lui donnai ses instructions.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✽ SANTE ET BEAUTE ✽

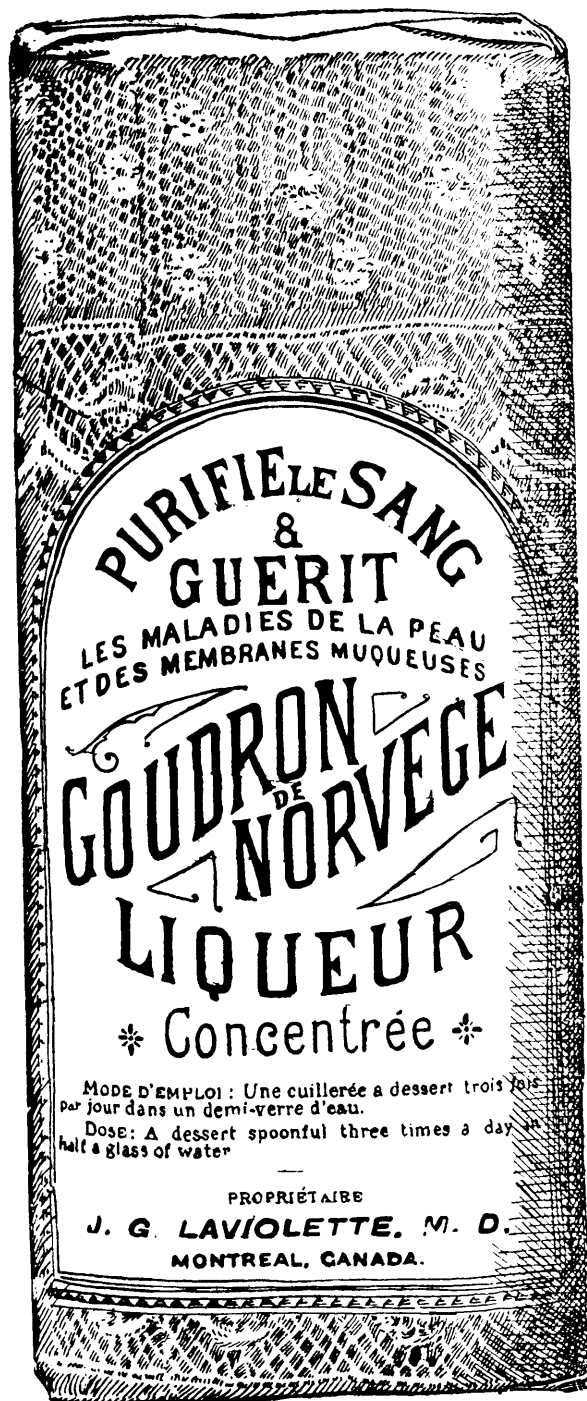
UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE:

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal



PURIFIEZ VOTRE SANG

'AU MOYEN D'U

**GOUDRON
DE
NORVEGE**

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR a LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

**Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catarrhes,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.**

**GRAND FLACON
D'UN DEMIARD :**

PRIX : - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

 **DEMANDEZ-LE**

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants du célèbre écrivain, auteur des voyages extraordinaires : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, DE LA TERRE A LA LUNE, AUTOUR DE LA LUNE, etc.

Il s'agit, cette fois, d'un roman historique, dont les scènes émouvantes se mêlent aux épisodes les plus marquants de la guerre pour l'abolition de l'esclavage, chez nos voisins des Etats-Unis.

Pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, plus ou moins, de cette guerre de Sécession ; cependant peu la connait dans tous ses détails. L'auteur s'acquitte admirablement bien de la tâche qu'il s'est donnée et qui se résume dans ces deux mots : "Instruction—Récréation."

Le récit se déroule plus particulièrement dans les Etats du Sud, et surtout en Floride, mais comme les personnages s'occupent de ce qui se passe autour d'eux, le lecteur peut suivre ainsi les diverses phases d'une lutte toujours palpitante d'intérêt.

NORD CONTRE SUD

sera publié par LE CYCLORAMA UNIVERSEL accompagné d'une carte spéciale du théâtre des événements et

DE 100 GRAVURES

Lisez NORD CONTRE SUD, dont la publication commencera le 3 avril et sera donnée complète dans le IV volume.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes pour un sirop plus agréable au goût et qui guérira la TOUX, les RHUMES, l'ASTHME, plus rapidement que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

Roy & Boire Drug Co., Propriétaires.

RECOMMANDATION :

Montreal, 22 mars 1893

MM. Roy et Boire, Drug Co., Manchester, N. H. — Depuis le 9 février dernier, nous avons fait usage du "Menthol Cough Syrup" pour des cas d'asthme, bronchite chronique, catarrhe, etc. Ce remède a donné satisfaction générale; quelques doses ont suffi pour guérir des rhumes ordinaires. Il est agréable au goût. Il en coûte peu pour un essai, et les résultats peuvent en être très efficaces.

Les Sœurs de la Charité,

Hôpital Général des Sœurs Grises

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:

25 CTS LA BOUTEILLE

R. BEAUGRAND & CIE,

AGENTS GÉNÉRAUX POUR LE CANADA.

222-224, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS-FINANCIERS

No 16, Rue Saint-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRÊTER SUR BILLETS, HYPO THEQUES, ETC., ETC.

ACHATS ET VENTES DE DEBENTURES. BONS DU GOUVERNEMENT, ETC., ETC.

Imprimerie 
Biladeau

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en general: *

LIVRES, BROCHURES, JOURNAUX, REVUES, ETC.

SPECIALITE :

IMPRIMES POUR LE COMMERCE

PRIX TRES MODERES

P.-D. Biladeau, Gerant


N. LEVEILLE


Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

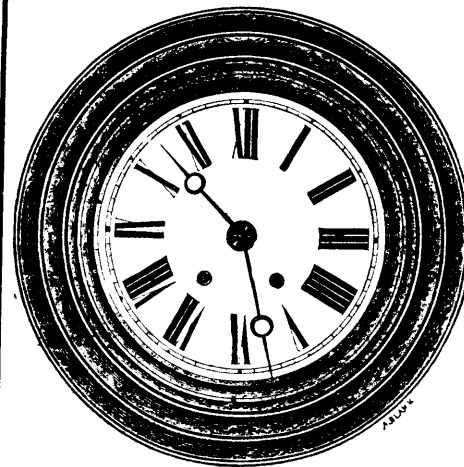
No 138¹/₂, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assortiment de 

 DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

Horloges, Horloges!



N'ACHETEZ PAS

VOS HORLOGES

AVANT D'AVOIR VU

Notre Assortiment et nos

BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un choix considérable de

HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEILS-MATIN.

Toutes nos Horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The American Clock Co.,
1611, RUE NOTRE-DAME

COIN ST-GABRIEL, MONTREAL

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

COLLECTION DES

Principaux Romanciers

FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS

RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 898.

1617, RUE NOTRE-DAME

R. WILSON SMITH

COURTIER

EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND :

Debentures Municipales, Bons du Gouvernement, et Actions de Chemins de fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidei-commis. Toujours en mains.

1824, NOTRE-DAME

MONTREAL